

Fantômette et le secret du désert

Georges Chaulet

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

FANTÔMETTE ET LE SECRET DU DÉSERT

GEORGES
CHAULET



FANTÔMETTE ET LE SECRET DU DÉSERT

par Georges CHAULET

*

Fantômette : « Dites-moi, cette explosion de tout à l'heure, croyez-vous que ce soit un accident ? »

— Oh ! Non. J'ai dit ça pour rassurer vos jeunes amies mais, en réalité, c'est vous qui étiez visée ! »

En plein désert, la jeune justicière doit déjouer les pièges d'un ennemi rusé entre tous : Taleb Saïed, le Seigneur Renard. Un adversaire redoutable qui peut s'amuser à vous laisser en plein soleil, attaché à un rocher. Mais il en faut plus pour décourager Fantômette ! Bravant tous les dangers, elle se lance sur les pistes du sable, bien décidée à percer le secret du désert...





Le Furet



Ficelle



Françoise



Oeil de Lynx



Bulldozer



Fantômette



Alpaga



Boulotte

DU MÊME AUTEUR

dans la même collection :

Liste des romans

1. *Les Exploits de Fantômette* 1961
2. *Fantômette contre le Hibou* 1962 Juillet
3. *Fantômette contre le géant* 1963 Janvier
4. *Fantômette au carnaval* 1963 Septembre
5. *Fantômette et l'Île de la sorcière* 1964 Aout
6. *Fantômette contre Fantômette* 1964
7. *Pas de vacances pour Fantômette* 1965
8. *Fantômette et la télévision* 1966
9. *Opération Fantômette* 1966
10. *Les sept Fantômettes* 1967
11. *Fantômette et la Dent du Diable* 1967
12. *Fantômette et son prince* 1968
13. *Fantômette et le brigand* 1968
14. *Fantômette et la lampe merveilleuse* 1969
15. *Fantômette chez le roi* 1970
16. *Fantômette et le trésor du pharaon* 1970
17. *Fantômette et la maison hantée* 1971
18. *Fantômette à la Mer de Sable* 1971
19. *Fantômette contre la Main Jaune* 1971
20. *Fantômette viendra ce soir* 1972
21. *Fantômette dans le piège* 1972
- 22. *Fantômette et le secret du désert* 1973**
23. *Fantômette et le Masque d'Argent* 1973
24. *Fantômette chez les corsaires* octobre 1973
25. *Fantômette contre Charlemagne* Mars 1974
26. *Fantômette et la grosse bête* 1974
27. *Fantômette et le palais sous la mer* 1974
28. *Fantômette contre Diabola* 1975
29. *Appelez Fantômette !* 1975
30. *Olé, Fantômette !* 1975
31. *Fantômette brise la glace* 1976
32. *Les Carnets de Fantômette* 1976
33. *C'est quelqu'un, Fantômette !* 1977
34. *Fantômette dans l'espace* 1977
35. *Fantômette fait tout sauter* 1977
36. *Fantastique Fantômette* 1978
37. *Fantômette et les 40 milliards* 1979
38. *L'Almanach de Fantômette* 1979
39. *Fantômette en plein mystère* 1979

40. *Fantômette et le mystère de la tour Aout* 1979
41. *Fantômette et le Dragon d'or* Juin 1980
42. *Fantômette contre Satanix* Avril 1981
43. *Fantômette et la couronne* Janvier 1982
44. *Mission impossible pour Fantômette* Octobre 1982
45. *Fantômette en danger* Octobre 1983
46. *Fantômette et le château mystérieux* 1984
47. *Fantômette ouvre l'œil* 1984
48. *Fantômette s'envole* 1985
49. *C'est toi Fantômette !* 1987
50. *Le retour de Fantômette* 2006
51. *Fantômette a la main verte* 2007
52. *Fantômette et le magicien* 2009
53. *Fantômette et l'arme diabolique (spécial)* 2010

TABLE

- I. *APPELEZ FANTÔMETTE!*
- II. *LA FABULEUSE FABULISTE*
- III. *UN ACCUEIL INQUIÉTANT*
- IV. *ACHMED*
- V. *SUR UNE MOTO*
- VI. *SUR UN TAPIS VOLANT*
- VII. *TALEB SAÏD*
- VIII. *UNE SITUATION INCONFORTABLE*
- IX. *LE RÊVE DE FICELLE*
- X. *UN PRÉCIEUX POUF*
- XI. *ARRESTATION!*
- XII. *LE MYSTÈRE DU DÉSERT*
- XIII. *Au COEUR DE LA MONTAGNE*
- XIV. *LE CALIFE*
- XV. *Où L'ON REPARLE D'UN POUF*
- XVI. *LA SOIF!*
- XVII. *DE BIEN CHERS FRÈRES*
- XVIII. *UNE INVITATION*
- FINAL*

GEORGES CHAULET

FANTÔMETTE ET LE SECRET DU DESERT

ILLUSTRATIONS DE JOSETTE STEFANI



HACHETTE



CHAPITRE PREMIER

Appelez Fantômette !

Le taxi s'arrête devant l'hôtel George-VI. Une silhouette enveloppée dans un imperméable noir en descend vivement, traverse au pas de course le trottoir, se glisse dans la porte qu'un groom vient d'ouvrir. Elle s'approche d'un réceptionniste.

« Le Salon Bleu, s'il vous plait ? »

- Par ici, mademoiselle... »

Fantômette retire son imperméable et apparaît dans son costume de justicière : un justaucorps de soie jaune, un collant noir. Sur ses épaules, une cape rouge et noire maintenue par une agrafe en forme de F. Sur le visage, un masque de velours. Fantômette entre dans le salon. Trois hommes, qui étaient assis sur des fauteuils Louis XV, se lèvent à son arrivée. L'un d'eux, grand et mince, s'avance et s'incline.

« Permettez-moi de me présenter. Jean Lafrite, directeur de la banque Lafrite. Et voici mes associés, M. Thomas de Cocagne, qui est président directeur général de la compagnie *Colonel Motors*... »

M. Thomas de Cocagne incline une tête chauve, ornée d'une paire de grosses lunettes. Le banquier Lafrite présente le troisième personnage, un grand gaillard aux épaules massives, dont les cheveux gris sont coupés en brosse :

«... et voici M. Guy Gnot, de la compagnie d'assurances *La Radine*. Maintenant, mademoiselle, veuillez vous asseoir. Je vais vous exposer la raison pour laquelle nous vous avons fait venir. »

La jeune justicière prend place sur un fauteuil tendu de percale bleue, devant les trois hommes qui l'observent comme des professeurs sur le point d'interroger une candidate à un examen. Le banquier Lafrite croise ses longues jambes, tousse une fois ou deux pour s'éclaircir la voix et commence son petit discours par une question :

« Mademoiselle, je voudrais tout d'abord vous demander si vous connaissez la Zizanie?

Fantômette répond :

« La Zizanie? Ma foi, je n'y suis jamais allée, mais j'en ai entendu parler. C'est un nouvel État d'Afrique orientale. Quelque part entre le Soudan, l'Égypte et l'Éthiopie.

- Exact. La capitale?

- Attendez. Zigzag, je crois?

- C'est vrai. Que savez-vous d'autre?

- Pas grand-chose. Je crois qu'on y cultive le coton et la caune à sucre... Il y a des mines de cuivre, et quelques puits de pétrole... C'est tout ce que je pourrais vous dire. »

Le banquier sourit.

« Eh bien, ce n'est déjà pas si mal. »

Il se penche, saisit sur une table basse un coffret d'ébène, en extrait un cigare et fait remarquer :

« Voici un cigare qui vient également de la Zizanie. On y cultive un excellent tabac. »

Il craque une allumette, souffle un nuage de fumée bleue et reprend :

« Mes associés et moi avons de très gros intérêts dans ce pays. La Colonel Motors exploite les mines de cuivre et les puits de pétrole. Ma banque finance la plupart des entreprises européennes qui travaillent là-bas, et M. Guy Gmol représente la compagnie d'assurances numéro un de Zigzag. Vous me suivez?

- Jusqu'à présent, oui.

- Eh bien, apprenez que depuis trois ans environ, il y a, en Zizanie une véritable épidémie de vols, d'attaques, de cambriolages qui sont le fait d'une bande très bien organisée. Les bandits mettent au pillage les banques, les caisses d'épargne, les bureaux de change, les comptoirs commerciaux, en un mot tous les endroits où l'on peut trouver de l'argent. Et ils sont devenus tellement dangereux que la paie des ouvriers de la Colonel Motors doit être escortée, par l'armée !

»

M. Thomas de Cocagne approuve d'un vigoureux mouvement de tête.

« C'est vrai. Les brigands sont en train de ruiner la Zizanie. Ils prennent autant d'argent que les percepteurs! »

M. Guy Gmol renchérit :

« Ils saignent à blanc ma compagnie d'assurances! Chaque fois qu'un vol a lieu, nous sommes obligés de rembourser la victime. Cette situation est devenue intolérable ! »

Fantômette réfléchit un moment, puis demande :

« Il y a bien une police, en Zizanie? Elle ne s'est donc pas

occupée de ces voleurs?

Le banquier Lafrite hausse les épaules.

« La police zizanienne est inefficace. Jusqu'à présent, elle n'a abouti à rien. Ces brigands sont insaisissables. C'est pourquoi nous faisons appel à vous. Vous avez souvent donné les preuves de votre compétence, et nous sommes certains que vous obtiendrez des résultats positifs.

La jeune aventurière sourit.

« Vous ne croyez quand même pas, monsieur Lafrite, qu'à moi toute seule, je vais capturer cette bande?

- Vous n'allez peut-être pas la capturer, mais nous vous jugeons assez habile pour obtenir des renseignements sur eux, savoir qui ils sont, par exemple, ou repérer leur tanière. Nous n'en demandons pas plus. Après, nous nous chargerons de les faire arrêter. »

M. Thomas de Cocagne intervient :

« Bien entendu, nous nous occuperons de vos frais de voyage et de séjour. A Zigzag, vous serez accueillie par mon agent commercial, M. Broutefigues. Un gros homme très sympathique, vous verrez. Il vous fera connaître la ville. »

M. Guy GnoI ajoute, pour finir de convaincre Fantômette :

« Vous pouvez vous faire accompagner par des amies, si vous le souhaitez. Il paraît que vous êtes souvent en compagnie de deux camarades. On pensera que vous êtes trois filles en vacances, et personne ne vous soupçonnera de mener une enquête. Qu'en dites-vous? »

Fantômette entortille une de ses boucles brunes autour de son index.

« Ce que j'en dis? Ma foi, j'accepte, messieurs.

- Bravo! s'exclame le banquier, je suis sûr que vous allez faire du bon travail. Laissez-moi vous serrer la main et vous souhaiter bonne chance.

- Moi, dit Guy GnoI, je suis certain que grâce à vous, on parviendra à arrêter Taleb Saïd.

- Taleb Saïd?

- Le chef des brigands. Ce nom signifie le Seigneur Renard. Il est justifié, ce nom. C'est un renard rusé auquel vous aurez affaire.

- Eh bien, on tâchera de l'attraper, votre animal! »



CHAPITRE II

La fabuleuse fabuliste

« Tais-toi, Boulotte! Tais-toi! Je sens qu'une idée surgéniale est en train de pousser dans mon cerveau ultra-puissant! »

La grande Ficelle se tient le front à deux mains, yeux mi-clos, respiration coupée. On a l'impression qu'elle souffre d'une violente migraine. À côté d'elle, la grosse Boulotte est en train de tourner une cuiller dans une sauce, tout en lisant à haute voix un livre de cuisine :

« Farinez légèrement les tendrons de veau, faites chauffer un bon morceau de beurre dans la cocotte-minute. Quand la matière grasse est très chaude, y déposer la viande pour la faire dorer de toutes parts, puis ajouter les carottes coupées en dés, les oignons et un bouquet garni. Il faut compter une demi-heure de cuisson à feux doux... »

Ficelle répète :

« Tais-toi, Boulotte! Je ne m'entends pas penser...

- Il faut tout de même que j'étudie cette recette du veau aux carottes! Tu sais que je prépare le grand concours de la meilleure cuisinière junior...

- Tu étudieras une autre année! Pour l'instant, je dois me concentrer comme une tomate pour que les morceaux de mon cerveau s'agitent comme les feuilles d'un tremble à la douce brise automnale! »

Ficelle se concentre avec une fermeté qui fait plaisir à voir, puis elle s'empare d'un stylo vert et commence à écrire ce délicat poème sur une feuille de papier jaune :

*« C'est moi Ficelle
Que je suis belle
J'ai un très joli cerveau
Je n'aime pas beaucoup le veau. »*

Elle lit son quatrain à Boulotte qui sursaute.

« Tu n'aimes pas le veau? Alors, ce n'est pas la peine que je me fatigue à faire du veau aux carottes!

- Mais si, j'aime bien le veau! Seulement, c'est pour la rime. Veau rime avec cerveau. Je ne pouvais tout de même pas mettre bœuf!

- Ça rimerait, avec œuf, pourtant. »

Ficelle réfléchit de nouveau et s'écrie :

« Tiens! Mais ce n'est pas bête, ce que tu dis là. Je vais modifier les deux derniers vers. »

Elle rectifie et relit le poème ainsi obtenu :

*« C'est moi Ficelle
Que je suis belle!
J'ai la tête comme un œuf
Et j'aime beaucoup le bœuf. »*

Satisfaite de cette œuvre qui aurait fait pâlir d'envie La Fontaine, elle repose son stylo et se frotte les mains comme si elle voulait les savonner. Puis elle déclare :



« Je suis une poétesse inégalable! Dans trois ou quatre siècles, les élèves apprendront par cœur mes poésies! Je vais maintenant faire une fable. Voyons... heu... Le Cochon et le Guépard. Voilà, c'est un bon titre, ça! »

Et elle se remet à écrire :

*« Maître Cochon sur un arbre perché,
Tenait dans son groin un gâteau.
Maître Guépard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce propos :
" Hé! Bonjour, Monsieur le Cochon,
Que vous êtes joli, que vous me semblez bon." »*
« Salut, tout le monde! »

Une brunette vient d'entrer en coup de vent. Elle jette sur le lit son imperméable, secoue ses cheveux noirs, embrasse Boulotte sur ses grosses joues rondes, tire sur les interminables cheveux de Ficelle et se penche sur la feuille jaune.

« Que fais-tu de beau, ma grande?

- Une fable, Françoise! Une fable à la manière de La Fontaine.

Quand je l'aurai finie, il faudra que tu l'apprennes par cœur, et je te la ferai réciter. Et si tu sèches, tu devras me la copier dix fois.

- Vraiment? Eh bien, ça m'étonnerait que j'aie le temps d'apprendre ta fable. Dans l'avion, peut-être...

- L'avion? Quel avion? Tu vas faire un voyage?

- Oui, ma noble Ficelle. Et tu m'accompagnes. Boulotte aussi.

- Hein? C'est vrai?

- Oui. J'ai les billets. Préparez les valises. Hop! Au galop!

- Mais... qui a payé les billets? Qui? Qui?

- Ne t'occupe pas de KiKi, fais ce qu'on te dit. Ah! Une chose...

Pas plus de dix kilos, la valise. Et inutile d'emporter une pompe à bicyclette ou une cage à serins comme tu le fais d'habitude. »

Ficelle s'indigne :

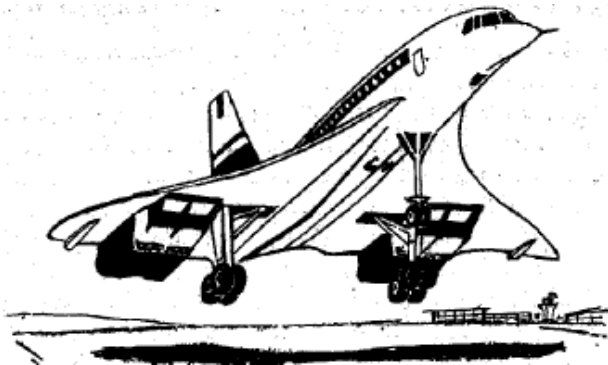
« Quoi? Tu ne veux pas que j'emporte ma cage à serins?

- Qu'en ferais-tu? D'abord elle est vide...

- Non, elle n'est pas vide ! J'y ai installé Laurel et Hardy.

- Tu laisseras tes souris ici. Tu n'auras qu'à les confier à la mère Michel.

- Ah! Sûrement pas! Avec toute l'armée de chats qu'elle élève, ils auraient vite fait de me les croquer, mes souris! J'en ferai un petit paquet et je les enverrai au cirque Jean Richard. C'est des souris savantes, tu sais? Elles savent faire la différence entre le gruyère et la bougie. Elles préfèrent la bougie... »



CHAPITRE III

Un accueil inquiétant

Aile cabrée et train sorti, son nez pointu abaissé vers la piste, le Concorde se pose sur l'aérodrome d'Ezbrouff. Il ralentit, roule jusqu'aux bâtiments de l'aérogare devant lesquels il s'immobilise. La passerelle roulante est mise en place, les passagers commencent à descendre. La chaleur intense, étouffante les saisit aussitôt.

Ficelle s'exclame :

« Mais c'est affreux! On se croirait dans le four de Boulotte quand elle fait un rôti trop cuit. »

L'air est brûlant. Une heure et demie après le départ qui s'est fait dans une petite pluie glaciale à Roissy, le contraste est saisissant. Ficelle s'empresse d'ôter l'anorak fourré qui l'enveloppe, et Boulotte s'inquiète déjà de savoir si l'on trouve des boissons fraîches en Zizanie. Françoise met des lunettes noires et regarde autour d'elle. L'aérodrome s'étend sur une vaste surface plate, de couleur ocre, encerclée par la lisière vert sombre d'une ligne de cactus. Le ciel est bleu pâle, presque blanc, sans le moindre nuage.

Nos voyageuses entrent dans un aérogare de style moderne, passent rapidement la douane, récupèrent leurs valises et se retrouvent dans le hall où des porteurs indigènes se précipitent vers elles pour s'emparer de leurs bagages. Ficelle défend son sac de voyage avec énergie en criant, à l'adresse d'un jeune gamin vêtu d'une galabieh¹ blanche :

« Hé! Laissez ça! C'est à moi! C'est mon sac personnel et ficellien. Défense de me le prendre! »

Un gros homme surgit alors, coiffé d'une casquette blanche qui lui donne vaguement l'allure d'un patron-pêcheur marseillais et fait déguerpir les porteurs avec de grands gestes et quelques éclats de voix qui ont l'accent du Midi :

« Allez! Ouste, tout le monde! Les bagages des demoiselles, c'est moi que je m'en charge, té! Allez, du balai! »

Françoise s'avance vers le Méridional :

« Monsieur Broutefigues, je présume?

- Té! C'est lui-même et en personnel Césarín Broutefigues, le seul, le vrai, l'inimitable! Né natif de la rue Saint-Ferréol, à deux pas du Vieux Port. Vous avez fait bon voyage? »

Ficelle intervient.

« Oh! Oui! Et d'ailleurs, on n'a même pas eu le temps de s'apercevoir qu'il y avait un voyage. Il y a deux heures, nous étions sous la pluie à Paris.

- Bonne Mère! Que ça va vite, ces avions! Ils arrivent avant même d'être partis! Mais dites-moi, c'est la première fois que vous venez en Zizanie?

- Oui, dit Ficelle, mon pied hardi ne s'était pas encore posé sur la terre africaine, et n'a pas vu de lion...

- Des lions? Peuchère! Vous n'en verrez pas beaucoup par ici. Comme fauves, nous avons des dromadaires, des moutons et des mouches... »

Tout en parlant d'une voix tonitruante, le Marseillais se dirige à grands pas vers la sortie de l'aérogare. Il y a là un vaste terre-plein circulaire, en partie ombragé par des palmiers. Sous l'ombre de l'un d'eux stationne une longue voiture blanche décapotable. Un chauffeur abyssin soulève sa casquette, ouvre la portière. Nos jeunes voyageuses s'installent sur une vaste banquette, tandis que M. Broutefigues lance un ordre :

« Youssouf, tu vas nous conduire à l'hôtel Razzia.

- Oui, pat'on! »

Le chauffeur noir remet sa casquette, démarre en faisant crier l'embrayage. La voiture s'engage dans une large avenue bordée de palmiers nains. Ficelle pousse un soupir de soulagement.

« Ah! Le vent de la course rafraîchit agréablement mon visage surchauffé! Je sens que je vais écrire un poème sur ce sujet...

- Ah? Vous êtes poétesse, mademoiselle? demande le Marseillais.

- Oui, monsieur. J'ai une facilité extraordinaire pour faire des rimes. Tenez, je vais improviser un petit chef-d'œuvre... Voyons... Je sens que ça vient. Ah J'y suis. Écoutez...

« *Dans ce pays il fait très chaud
Et les arbres ont l'air d'artichauts
Si nous étions dans le Pôle Nord,
Le soleil taperait moins tort... »*

Françoise, qui depuis un moment regarde vers l'arrière, interrompt la poétesse.

« Il y a une voiture qui nous colle après... Elle va finir par nous rentrer dedans! »

Effectivement, une voiture noire est en train de suivre la décapotable comme si elle voulait lui mordre le pare-chocs. Françoise touche l'épaule de M. Broutefigues.

« Vous avez vu, monsieur? Cette auto noire, là, derrière nous...

»

Le Marseillais jette un coup d'œil et dit :

« Bah! Un fada. On va le semer, ce ballot... Youssouf, appuie un peu sur le champignon! »

Le chauffeur noir écrase l'accélérateur, faisant bondir la voiture. Mais l'auto noire entame la poursuite, sans lâcher prise. Françoise fronce les sourcils. Elle murmure :

« Que veut-il donc, ce citoyen-là? »

Ficelle s'écrie :

« Je sais! Ce sont sûrement des journalistes qui veulent m'interroger sur mes premières impressions. Je vais leur répondre en vers... Je leur dirai :

« *Nous voici donc en Zizanie*

Ah! Quel beau pays mes amis!

Mais brusquement je réfléchis...

Au fait, que faisons-nous ici? »

Ficelle se tourne vers Françoise.

« C'est vrai, ça! Le voyage a été tellement rapide que je n'ai même pas eu le temps de te demander pourquoi nous sommes venues en Zizanie plutôt qu'en Magnésie ou en Démocratie? »

Mais Françoise n'a pas le temps de répondre. La voiture noire, dont le moteur doit être particulièrement puissant, dépasse la décapotable à folle allure. Françoise entrevoit la silhouette d'un homme assis il l'arrière, enveloppé dans un burnous qui braque un objet noir muni d'un canon. Elle hurle :

« Baissez-vous! Vite! »

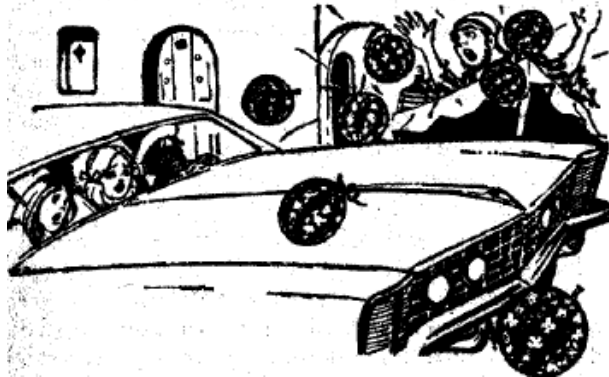
Les trois filles s'aplatissent sur la banquette à la seconde même où éclate une pétarade.

M. Broutefigues crie :

« Freine, Youssouf! Freine! Bonne Mère! C'est une mitraille! »

»

Le chauffeur enfonce le frein. La décapotable tangué, vire sur place, dans un effroyable crissement de freins, monte sur le trottoir, catapulte une pile de pastèques qu'un marchand ambulant a élevée au bord de la route, puis finalement s'arrête à dix centimètres du tronc d'un palmier, tandis que la voiture noire disparaît dans le lointain.



Muette, Ficelle claque des dents. Boulotte se tient l'estomac à deux mains. M. Broutefigues déploie un grand mouchoir à carreaux pour s'éponger le front. Françoise sort de la voiture, examine la carrosserie pour y rechercher des traces de projectiles. Le Marseillais s'exclame :

« Boudiou! C'était moins une! Un peu plus, et ces fadas nous changeaient en écumoières! Je me demande pourquoi ils nous ont mitraillés, ces dingues! C'est sûrement des *ganstère!*

- En tout cas, dit Françoise. Ils visent mal. Aucune balle n'a touché la voiture. Elles ont dû toutes passer au-dessus de nos têtes...

- Eh bien, nous avons eu de la chance! »

Ficelle reprend quelques couleurs. Elle confie à ses amies son intention de mettre cette aventure en poème, et compose déjà les deux premiers vers de ce qui sera sans doute une grande épopée lyrique :

« *L'accueil en Zizanie est chouette
Au son joyeux des mitraillettes!* »

Cependant, le marchand ambulant vient se plaindre des désordres que la voiture a causés dans sa pile de pastèques. Trois d'entre elles ont voltigé à cent pas et sont éventrées. Qui voudra encore les acheter? Elles ne peuvent plus intéresser personne!

« Si! MOI! s'exclame Boulotte, je n'en ai encore jamais mangé, des pastèques...

- Alors, dit M. Broutefigues, voilà une bonne occasion pour le faire. Vous allez voir, c'est rafraîchissant et pas mauvais. Mais je préfère les melons du Midi. Les bons cantaloups de par chez nous... »

Il donne quelques piastres au marchand, et Boulotte peut déguster les pastèques qu'elle déclare mirifiques. On remonte en voiture et l'on repart en commentant l'incident qui a failli mal tourner. Ficelle demande :

« Ça se produit souvent, des attaques comme celle-ci?

- Non, dit M. Broutefigues, heureusement! Je ne vois pas du tout pourquoi on nous a tiré dessus. C'est sûrement une erreur. Ces

bandits ont dû nous prendre pour quelqu'un d'autre. Avez-vous eu le temps de voir leurs visages?

- Non, répond Françoise. Ils étaient enveloppés dans des burnous qui les cachaient presque entièrement.

- Moi, dit Ficelle, j'ai remarqué, grâce à mon regard aigu comme celui d'une taupe, que l'homme à la mitraillette portait une moustache.

- Bah! fait M. Broutefigues, presque tous les zizaniens en ont une. Et vous n'avez pas relevé le numéro de leur voiture? »

Françoise secoue la tête.

« La plaque était pleine de boue. Une précaution astucieuse pour ne pas se faire repérer.

- Enfin, n'y pensons plus!... Vé! Nous arrivons à Zigzag... »

La voiture s'engage en effet dans les larges avenues d'une ville moderne. Les immeubles géométriques et les belles vitrines des magasins donnent l'impression que l'on se trouve dans une ville européenne. Toutefois, les petits bourricots qui se frayent un passage à travers le flot des voitures indiquent bien que l'on est en Afrique. Et, si les passants sont le plus souvent en complet veston, on entrevoit parfois la silhouette blanche d'une femme voilée de la tête aux chevilles.

L'hôtel Razzia est situé dans l'avenue Ezbrouff, artère principale de la ville où sont groupés les banques, les agences de voyage et les magasins de luxe. L'hôtel est en acier et en béton, mais la décoration intérieure est de style mauresque, à base de mosaïques bleues, blanches et noires. À l'arrivée de nos voyageuses, des boys coiffés de chéchias se précipitent. Ficelle défend avec vigueur son sac de voyage, mais M. Broutefigues s'interpose :

« Laissez, laissez... Ils ne vont pas vous le manger, votre sac. C'est juste pour le porter dans votre chambre. Il est donc si précieux que ça?

- Je pense bien! J'ai mis mes patins à glace dedans. »

Les boys conduisent les trois filles dans leurs chambres respectives. Boulotte déballe, de sa valise, une imposante collection de boîtes, de bouteilles et de pots qu'elle entreprend de ranger dans une commode. Elle a emporté des conserves (y a-t-il seulement de quoi manger, dans ce pays?) du saucisson, des tubes de lait concentré, du potage en sachets et des bouteilles de tomate. De son côté, Ficelle répartit sur différentes étagères un dictionnaire français-russe, un chien en faïence bleue gagné dans une loterie, un vase en verre jaune contenant une rose en plastique, et un réveille-matin dont les aiguilles sont obstinément bloquées à 3 h 25. Elle punaise au mur une photo représentant le château du Haut-Kœnigsberg et pique au-dessus de sa tête un papillon de carton peint en violet. Ayant ainsi

reconstitué le décor de sa chambre, elle se plante devant un miroir et entreprend de ratisser longuement la cascade de paille qui lui tient lieu de chevelure.

M. Broutefigues frappe à la porte de la chambre voisine.

« Entrez! fait une voix claire. »

Il entre, repousse le battant. Fantômette est là, ajustant sur son visage son masque noir. Elle vient d'enfiler son costume de soie pour s'assurer que le voyage ne l'a pas froissé. Se tournant vers le Marseillais, elle demande :

« Vous vouliez voir la justicière dans sa tenue de travail?

- Le fait est qu'il n'est pas mal, votre costume. Je voulais surtout bavarder un brin.

- Avec plaisir. De quoi allons-nous parler?

- Té! de ce qui vous amène ici... Que vous a dit le directeur de la Colonel Motors?

- M. Cocagne? Il m'a dit qu'une bande dirigée par un certain Taleb Saïd est en train de piller la Zizanie. Il attaque les banques, les établissements de crédit, les encaisseurs... »

M. Broutefigues approuve.

« Oui, il ne se gêne pas, le coquin! Il se remplit les poches... Ce qui est une manière de parler, parce qu'il est vêtu d'une djellaba qui justement n'a pas de poches. Son butin, il le fourre dans des sacs de cuir accrochés à la selle de son cheval. »

Fantômette sursaute :

« Comment le savez-vous?

- Té! C'est de notoriété publique! Taleb Saïd circule à cheval tout comme ses hommes. Quoi de plus pratique qu'un cheval pour circuler dans les encombrements des villes et s'enfuir dans le désert. Ces brigands ont trouvé le véhicule idéal pour faire leurs coups.

- Vous avez donc eu l'occasion de les voir?

- Oh! Tout le monde les a vus! Vous savez, c'est un beau spectacle, une quarantaine de cavaliers lancés au galop à travers les rues, de Zigzag et tirant des coups de fusil en l'air. Au Maroc, on appelle cela une fantasia. Té, ça vaut le coup d'œil. »

Et le Marseillais ponctue ces paroles d'un petit rire. Fantômette conclut :

« En somme, il ne se cache pas?

- Peuchère! En ville, non. Il fait ses pillages au grand jour. Mais pour ce qui est de se cacher à *l'extérieur*, ça oui! Il est joliment camouflé, quelque part dans le désert, et bien malin qui pourra l'attraper.

- Je vais pourtant essayer. Je suis ici pour cela.

- Savez-vous qu'on l'appelle...

- Le renard ? Oui, je sais »

Fantômette marche de long en large dans la chambre, les mains au dos, réfléchissant. Elle s'arrête, demande :

« Dites-moi... Au sujet de l'attentat de tout à l'heure... Vous croyez qu'il s'agit d'une erreur ?

- Oh! Non. J'ai dit ça pour rassurer vos jeunes amies. Mais en réalité, c'est vous qui étiez visée.

- Je m'en doutais. Et bien entendu, c'est un coup de Taleb Saïd? Qui n'était pourtant pas à cheval! »

M. Broutefigues caresse son menton rondelet, cligne de l'œil et approuve :

« Taleb Saïd en personne, peut-être pas. Mais sûrement quelqu'un de sa bande. Il a aussi des voitures, oui. Avec tout l'argent que lui rapportent ses pillages, il a les moyens dès s'offrir une armée motorisée. C'est un bandit très puissant, un malabar, un dur de dur! Je ne voudrais pas vous vexer, mais ça m'étonnerait qu'une pitchounette comme vous puisse lui tenir tête. Il va vous avaler comme une grenouille gobe une mouche... »



« C'est un bandit très puissant, un malabar, un dur de dur. »

Fantômette a repris son va-et-vient, nerveusement. Elle paraît agacée. Elle grogne :

« Tout de même, si Taleb Saïd m'a fait mitrailler, c'était pour m'éliminer? Donc, par crainte que je le gêne? Que je parvienne à le faire arrêter? »

M. Broutefigues hausse les épaules.

« Bah! Je serais bien surpris que le Renard ait peur de vous. À mon avis, c'est plutôt lui qui a cherché à vous faire peur. Et tenez... Vous voulez que je vous dise le fond de ma pensée? J'ai l'impression que le bandit a fait exprès de tirer au-dessus de la voiture. Il ne voulait pas vous toucher, mais simplement vous donner un avertissement. Oui, je vois la chose comme ça. Taleb Saïd vous a mise en garde. Défense de lui marcher sur les pieds, sinon il se fâchera. À votre place, je laisserais tomber...

- Jamais de la vie! On m'a chargée d'une mission, et j'ai bien l'intention de faire mon travail. Maintenant que vous m'avez donné votre point de vue, monsieur Broutefigues, je vais vous donner le mien. Si Taleb Saïd a pris la peine d'organiser un attentat - vrai ou faux – contre moi, c'est qu'il n'est pas tranquille en me voyant dans ce pays. Donc, je suis redoutable. Eh bien, je considère cela comme un encouragement, et je vous jure que je vais faire tout mon possible pour être à la hauteur de ma réputation! »



CHAPITRE IV

Achmed

M. Broutefigues a un geste fataliste, comme pour dire : « Que les choses s'accomplissent! » Puis il change de sujet :

« Je suppose que vous allez faire une petite visite de la ville? Il y a beaucoup de choses intéressantes à voir.

- Bien sûr. Mais aurons-nous assez d'e temps? Il est déjà onze heures...

- Oh! Ici, on ne se met guère à table avant deux heures de l'après-midi.

- Alors, je vais remettre une robe et faire un tour.

- Très bien. Je vous laisse. On a besoin de moi à la Colonel Motors, mais je reviendrai pour déjeuner. Vous serez mon invitée, avec vos amies. A tout, à l'heure! »

Dix minutes plus tard, Françoise, Boulotte et Ficelle se trouvent réunies dans le hall. Ficelle est ravie à l'idée de découvrir les curiosités de la ville, et Boulotte se promet déjà de visiter tous les restaurants.

Ficelle plonge son nez dans un dépliant publicitaire dont une phrase retient son attention :

« Dans le quartier commerçant et pittoresque appelé Khanapech, le touriste découvrira les souks, c'est-à-dire les boutiques. Il visitera les échoppes des artisans, potiers, ciseleurs de cuivre ou tisserands qui confectionnent des tapis de laine aux couleurs éclatantes, avec des métiers analogues à ceux dont se servaient leurs ancêtres, au temps du Calife de Bagdad Haroun al Raschid. »

Ficelle agite un long index pour donner plus de poids aux paroles qu'elle prononce :

« Vous avez vu? Des tapis fabriqués comme au temps des Mille et Une Nuits! Savez-vous ce que cela veut dire? »

Françoise mire ses yeux noirs dans une petite glace de poche et dit :

« Non, je ne sais pas, mais tu vas nous l'expliquer, ma grande.

- Parfaitement! Je vais tout vous révéler. Cela veut dire que ces tapis sont volants. Oui, ma vieille! Les tapis de Bagdad, c'étaient des tapis volants. J'ai lu ça dans un gros livre de contes orientaux. Et puisque les tapis d'ici sont faits de la même manière, ils doivent sûrement voler aussi. Allons vérifier ça! »

Ficelle sort de l'hôtel d'un pas décidé, suivie par Boulotte qui cherche sur le dépliant quelles sont les spécialités gastronomiques de la Zizanie. François met sous son bras un paquet ficelé et sort en souriant, amusée par la candeur de la grande Ficelle.

Nos trois voyageuses longent l'avenue Ezbrouff et constatent que les vitrines de cette avenue moderne n'ont rien d'exotique. On y trouve en effet le parfumeur *Effluves de Paris*, le chausseur *Eleganzia*, d'Italie ou le tailleur *London and London*. Le cinéma *Berlin* projette un film russe, et le Grand Théâtre grec affiche une pièce de Salchicha Sanchez, auteur espagnol.

Mais quand on sort de ce quartier neuf, après que l'on a traversé le parc Abdullah-Abdallah orné de plantes grasses, d'orangers et de citronniers, on découvre un quartier composé, de petites maisons blanches jetées en vrac sur une colline. Il y a là des ruelles étroites, tortueuses, qui serpentent dans une ombre fraîche. Des escaliers aux marches irrégulières succèdent à des chemins de terre poussiéreux. Tantôt on passe sous une voûte, tantôt on surplombe une terrasse. Ici, c'est une petite place qui s'arrondit autour d'une fontaine. Là, une voie qui serait assez large si elle n'était pas encombrée par le grouillement de la foule. Plus loin, un troupeau de moutons barre complètement le passage, et les bergers soudanais qui les conduisent poussent des cris suraigus en brandissant leur bâton pour tenter de faire circuler leurs grosses pelotes de laine bêlantes.

Nos amies se sont lancées courageusement dans ce labyrinthe qu'est le Khanapech. Au long de ces voies resserrées où les boutiques s'agglutinent, elles découvrent des vendeurs de figues, de dattes, de galettes dégoulinantes de miel dont Boulotte fait une abondante provision. Des brochettes de mouton qui rôtissent sur de minuscules braseros lancent dans l'air une odeur forte qui fait fuir Ficelle. La grande fille s'arrête pourtant devant l'atelier d'un artisan qui incruste à petits coups de marteau des fils d'argent dans un plat de cuivre. Puis elle contemple le travail d'un fabricant de narguilés qui est en train de confectionner un long tuyau de cuir au travers duquel passera la fumée de tabac. Un peu plus loin - O merveille! - il y a un tisserand qui actionne un métier primitif avec ses mains et ses orteils, ce qui enchante la grande fille.

« Vous avez vu? Il se sert de ses pieds aussi bien que moi je me sers de mes mains pour écrire mes poèmes!

- Et pourtant, murmure Françoise, tu écris comme tes pieds... »

Mais la grande Ficelle n'a pas entendu. Elle s'approche d'une carpette rouge et verte, l'examine de près. L'artisan interrompt son travail.

« Tu regardes mon beau tapis? Il n'est pas cher, tu sais! Seulement cinquante piastres. Mais pour toi, je le laisserai à trente seulement.

- Trente piastres? Ça me paraît cher... Est-ce que c'est un tapis volant, au moins? »

L'artisan sourit.

« Oui, oui. Tous mes tapis sont volants. Il suffit de connaître la formule magique.

- Ah! bon. Et qu'est-ce que c'est, cette formule?

- Je ne m'en souviens plus. Mais ça ne fait rien. Tiens, je te laisse mon tapis pour vingt-cinq piastres, mais j'y perds. »

Le marchand roule le tapis et le glisse sous le bras de Ficelle qui donne ses vingt-cinq piastres et s'en va, ravie de cette merveilleuse acquisition qui va lui permettre de survoler les toits de la ville. Elle rejoint Françoise et Boulotte qui se sont arrêtées sur une petite place où un attroupement s'est formé. Ficelle demande :

« Qu'y a-t-il? Un incendie? Une inondation?

- Non, dit Françoise, c'est un conteur. Tu sais, un de ces fameux conteurs orientaux...

- Qui racontent des histoires de tapis magiques?

- Oui, justement... »

Il y a là, en effet, un conteur. Non pas un de ces vénérables musulmans à turban et barbe blanche, mais au contraire un jeune homme mince, vêtu d'un simple pantalon et d'une chemise rapiécée, qui s'est perché sur le couvercle d'une énorme potiche à huile. Du haut de ce piédestal, il harangue la foule en langue arabe, gesticule, mime les personnages dont il raconte l'histoire. Autour de lui s'est formé un cercle de badauds qui l'écoutent bouche bée. Voyant les trois filles, il s'écrie :

« Ah! Voici d'honorables jeunes touristes qui viennent écouter la merveilleuse histoire du Calife Haroun al Raschid, contée par Achmed, votre humble serviteur (salut). En leur honneur (nouveau salut) je continuerai mon récit en français. C'est d'ailleurs un langage que tout le monde comprend ici, en Zizanie... »



Le cercle s'ouvre pour laisser approcher les nouvelles venues, et Ficelle, s'empresse d'ouvrir la bouche, elle aussi pour mieux absorber les paroles d'Achmed qui reprend :

« Or donc, Haroun al Raschid avait donné une piastre d'or à une pauvre femme qui demandait la charité au bord de la route. À peine eut-elle reçu la pièce d'or, que la pauvre femme sortit de dessous ses haillons une petite bouteille de verre noir et la présenta au Calife en disant :

"Commandeur des Croyants, ouvre cette bouteille à minuit, et verses-en le contenu à terre. Tu en retireras un grand profit."

Puis elle tourna le dos et disparut dans une ruelle. Le Calife fut un peu surpris de cet étrange cadeau, mais comme il avait d'autres affaires en tête, il mit la bouteille dans un sac de cuir accroché à la selle de son cheval, et il n'y pensa plus. »

Ficelle murmure, extasiée :

« Ah! Que c'est passionnant! J'en suis toute tirebouchonnée! »

Elle ouvre la bouche de plus en plus grande pour avaler les paroles du conteur. Boulotte ouvre également la bouche, mais c'est pour engloutir une galette de maïs au miel. Le jeune Achmed poursuit :

« Haroun al Raschid prolongea sa promenade dans les rues de Bagdad, visitant les boutiques, bavardant avec les âniers ou les chameliers. Puis il soupa, écouta quelques airs de flûte joués par la princesse Yasmine. Ensuite, il bâilla et se prépara à aller dormir. C'est alors qu'il se rappela le présent de la mendicante. Il se fit apporter la bouteille, la déboucha et en jeta le contenu à terre, qui était une poudre rouge.

« À peine cette poudre eut-elle touché le sol, qu'un énorme nuage vert se forma, au milieu duquel apparut un djinn². Il était très gros, très grand, très fort. Une petite touffe de cheveux ornait son crâne. Il portait de longues moustaches sous le nez et un immense cimeterre à la ceinture. Il s'adressa au Calife qui avait grand-peine à contenir son sang-froid, et prononça ces mots d'une voix caverneuse :

"Commandeur des Croyants! Je suis le djinn Zoumzoum,

l'Esclave de la Bouteille. J'y étais enfermé depuis sept siècles, et tu m'as délivré. Pour te remercier de ce geste, je t'accorde un souhait que j'exaucerai. Parle! Que désires-tu?"

« Le Calife réfléchit un instant. Il avait tout ce qu'il lui fallait. Des richesses immenses, des esclaves, un palais... Un palais? Au fait, il commençait à être bien. vieux, ce palais. Les fresques des murs s'effaçaient, l'or des dômes s'arrachait par endroits, et plusieurs vasques étaient fendues, de sorte que l'eau se répandait sur un dallage d'ailleurs craquelé. Oui, Haroun al Raschid avait besoin d'un nouveau logis, et c'est ce qu'il dit à Zoomzoom. Le djinn aussitôt s'inclina :

"O Commandeur des Croyants, je vais te bâtir en une nuit le plus magnifique palais qui se puisse imaginer. Endors-toi, et demain tu te réveilleras au milieu d'un édifice tout neuf."

« Donc, le calife s'endormit comme un bienheureux. Et lorsqu'il s'éveilla après un sommeil exempt de rêves, il vit que le djinn avait tenu parole. Il se trouvait dans un immense palais de marbre rose, orné d'une profusion de mosaïques faites de pierres précieuses. Les colonnes étaient en or massif, les bassins taillés dans des émeraudes géantes. Un magnifique jardin entourait le palais, où les arbres donnaient des fruits incomparables. Les citrons étaient aussi gros que des pastèques, et les grenades autant que des noix de coco. Mille esclaves vêtues d'argent, d'or et de soie se tenaient prêtes à lui apporter du thé au jasmin comme vous n'en avez jamais bu, et des rahat-loukoums comme vous n'en avez jamais goûtés! »

La foule manifeste son ravissement par des murmures et des soupirs. Ficelle s'imagine les colonnes d'or, Boulotte tire la langue en songeant aux rahat-loukoums. Satisfait par le bel effet que produit son récit, le conteur se penche vers les filles et les fixe de son regard noir et brillant, comme s'il n'était là que pour elles. Il reprend :

« Or, tout près de ce palais vivait un pauvre marchand nommé Ali-Baba. Un jour qu'il était allé couper du bois en forêt, il vit s'élever sur la route un gros nuage de poussière. C'était une troupe de cavaliers, au nombre de quarante. Des voleurs. Oui, quarante voleurs. Ils s'arrêtèrent devant un grand rocher qui se dressait à quelque distance. Le chef de la troupe mit pied à terre, s'avança vers le rocher et cria: « Sésame! Ouvre-toi! » Aussitôt une porte s'ouvrit dans la paroi, et les voleurs pénétrèrent à l'intérieur d'une caverne où ils entassaient le produit de leurs rapines. Il y avait là un immense butin. Des sacs de pièces d'or, des ballots de riches marchandises, des soieries, des tapis de grand prix, des bourses en cuir remplies de diamants, de rubis et de saphirs... »

Les yeux ronds, la bouche de plus en plus ouverte, Ficelle boit les paroles d'Achmed. Boulotte oublie que l'heure du déjeuner est

maintenant bien proche. Françoise se penche vers ses amies pour leur dire à l'oreille que M. Broutefigues doit être en train de les attendre, mais les deux auditrices paraissent changées en statues.

Françoise insiste, mais Ficelle grogne :

« Tais-toi! Laisse-moi écouter... »

Françoise hésite. D'une part, elle ne voudrait pas abandonner ses amies, d'autre part, il serait très impoli de ne pas se rendre à l'invitation qui leur a été faite. Elle prend une décision :

« Je rentre à l'hôtel. Rejoignez-moi dès que ce sera fini.

- Bon, bon, d'accord! » dit Ficelle sans quitter le conteur des yeux.

Françoise se fraye un passage à travers la foule, sort de la place et se glisse de nouveau dans les ruelles sombres, toutes pleines d'odeurs de friture à l'huile d'olive. Puis elle sort du Khanapech, traverse le parc Abdullah-Abdallah et revient sur l'avenue Ezbrouff.

C'est alors que se produit l'événement.



CHAPITRE V

Sur une moto

D'abord, c'est comme une rumeur lointaine.

Un bruit confus, où se mêlent un martèlement du sol, une pétarade et des cris. Puis apparaît à l'extrémité de l'avenue une masse mouvante qui se rapproche à vive allure. Fantômette ne tarde pas à distinguer une troupe de cavaliers lancés au grand galop, dressant au-dessus de leur tête des fusils qu'ils déchargent. L'apparition et ces hommes vêtus de blanc, coiffés de turbans qui tirent des coups de feu en poussant des hurlements a pour effet immédiat de faire le vide dans l'avenue. Les passants se réfugient sous les portes cochères ou s'écartent en se postant dans les rues latérales, mais personne ne s'enfuit : apparemment, on ne veut pas rater le spectacle!

Fantômette s'est réfugiée derrière une cabine téléphonique d'où elle observe la troupe qui vient de s'arrêter devant la Banque du Crédit Zizanien. Quatre cavaliers mettent pied à terre et s'engouffrent dans la banque au pas de charge, tandis que leurs acolytes se postent en demi-cercle autour de l'entrée, prêts à faire feu sur quiconque s'approcherait.

« J'ai l'impression que je vais pouvoir intervenir », pense Fantômette.

Elle ouvre un paquet qu'elle portait sous le bras, en sort sa cape, son bonnet à pompon et son masque noir. En un instant, elle, cesse d'être une inoffensive touriste pour devenir l'habile aventurière qui terrorise les bandits et les escrocs de l'Ancien et du Nouveau Monde.

À peine Fantômette a-t-elle ajusté son masque, que les trois voleurs sortent en courant de la banque, chargés des sacs qu'ils accrochent vivement à la selle de leur monture. Les complices tirent alors une salve de balles, éperonnent leurs chevaux, opèrent un demi-

tour rondement mené, et prennent le large au triple galop en poussant des Ya! Ya! de joie qui saluent le succès de leur coup de main.

Fantômette n'a pas attendu le départ des bandits pour réagir. Au moment où ils sont ressortis, elle s'est éloignée de la cabine à reculons, puis a couru jusqu'à un objet qu'elle venait de repérer. Cet objet mécanique appartient à un policier qui semble se désintéresser des événements, puisqu'il est entré dans un café pour y siroter une tasse de moka en attendant que la razzia soit terminée. L'objet en question est une grosse motocyclette garée le long du trottoir. Fantômette l'enfourche, appuie sur le bouton du démarreur et s'élance à la poursuite des brigands dans un nuage de fumée bleue...

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, plus une moto est lourde, plus elle est aisée à conduire. Fantômette se sent parfaitement à l'aise sur ce gros cheval ronflant. Elle a vite fait de rattraper les cavaliers qui ont pris quelques longueurs d'avance, mais se garde bien d'approcher de trop près pour ne pas se faire repérer.

Les voleurs sont sortis, de l'avenue Ezbrouff, ont traversé le quartier moderne et s'approchent des portes de la ville. Zigzag est en effet une ancienne cité fortifiée entourée de remparts. Jadis, chaque porte était fermée par un immense battant de cèdre que l'on verrouillait à la tombée de la nuit. Maintenant, ces panneaux restent ouverts en permanence. On les a même scellés contre les murs, sans doute pour que les touristes amateurs de curiosités ne les emportent pas sur leur dos.

Les brigands quittent donc Zigzag et s'élancent sur une piste poussiéreuse qui se dirige en plein vers le Sud vers le désert qui commence à quatre ou cinq kilomètres de la ville.

Toujours à la poursuite de la troupe cavalière, Fantômette traverse les alentours de Zigzag où s'étendent des champs de canne à sucre délimités par des murs de pierres plates. Puis les champs se font de plus en plus rares, et lorsqu'on parvient à la limite des canaux d'irrigation, la végétation disparaît totalement pour laisser la place à, du sable blanc, rendu encore plus blanc par une intense lumière qui tombe à la verticale. En ce milieu de journée, la chaleur serait intolérable si le vent de la course ne venait rafraîchir notre jeune aventurière. Une fraîcheur toute relative d'ailleurs, car le nuage de poussière soulevé par les sabots des chevaux est sec, âcre, irritant pour la gorge et les yeux. Du coup, Fantômette laisse les voleurs prendre quelque avance. Elle ne risque pas de les perdre de vue, puisque le nuage poudreux trahit leur présence.

« Je me demande pourquoi la police n'a pas fait comme moi... Il était pourtant facile de les suivre après une de leurs attaques de banque. Ils ne se cachent pas! Quand ils viennent tirer des coups de fusil, toute la ville doit être au courant... »

Au bout d'un quart d'heure, le nuage semble perdre de son épaisseur, en même temps qu'il paraît se rapprocher. La disparition de la poussière semble due au fait que les voleurs ont ralenti leur allure, au point de marcher au pas. Un cheval ne peut en effet galoper pendant des heures (sauf au cinéma dans les westerns). Fantômette tourne la poignée des gaz pour ralentir le moteur. Sa machine avance maintenant tout juste assez vite pour se maintenir en équilibre sur la piste irrégulière, ondulée et parsemée de pierres. Notre héroïne commence à se demander où cette filature va la mener. Dans quel coin perdu les voleurs se cachent-ils? Et d'ailleurs, comment pourraient-ils se dissimuler? Il n'apparaît pour l'instant aucun arbre, aucune construction, pas le moindre accident de terrain. Cette situation est d'ailleurs dangereuse pour la poursuivante. Si l'un des brigands a l'idée de se retourner, il ne pourra manquer d'apercevoir cette motocycliste isolée.

Fantômette jette un coup d'œil sur sa montre : 15 h.



« M. Broutefigues va se demander pourquoi je ne suis pas venu à son déjeuner. Tant pis! Je lui expliquerai que j'étais sur la trace du Renard. »

À mesure que se prolonge la filature, le paysage se modifie. D'abord, des cailloux apparaissent à droite et à gauche de la piste. Puis ce sont des pierres grosses comme le poing. Ensuite, des moellons, des quartiers de roches qui semblent tombés du ciel et se sont à demi enfouis dans le sol. Le sable se fait de plus en plus rare, pour céder la place à la rocaille. Notre motocycliste commence à avoir des inquiétudes pour ses pneus qui sont rudement mis à l'épreuve.

« C'est une hamada, un désert de pierres. Mauvais pour mes roues, ça. Mais enfin, je ne fais plus de poussière et je risque moins d'être repérée. »

Si elle ne soulève pas de nuage, les voleurs non plus. Ils s'engagent entre des roches de grès rayées par les stratifications, de plus en plus hautes, et ils finissent par disparaître. Fantômette accélère pour les rattraper, parvient devant un bloc de roche grisâtre

grand comme un éléphant, qui semble partager la piste en deux. Il y a là une sorte d'embranchement qui laisse notre amie perplexe.

« Et maintenant, qu'est-ce que je fais? Je vais à droite ou à gauche! Ah! Ça manque de panneaux indicateurs! »

Elle arrête son moteur pour mieux réfléchir, puis trouve une solution.

« J'y suis! Le plus simple est de monter sur ce rocher. De là-haut, je verrai bien quelle direction ont prise mes bonshommes... »

Elle cale sa machine contre un moellon, entreprend d'escalader le rocher. Opération pénible sous ce soleil qui tombe sur le dos comme un sac de charbon. Fantômette est en nage lorsqu'elle parvient au sommet du roc. De là, le regard s'étend sur une collection de minéraux qui feraient la joie d'un géologue. Des cailloux, encore des cailloux, toujours des cailloux.

Et pourtant, ce désert contient de quoi nourrir des êtres vivants, puisqu'en faisant un mouvement, Fantômette dérange un joli lézard brun et jaune qui prenait son bain de soleil. À trois ou quatre cents mètres vers la droite, la jeune justicière aperçoit des taches blanches qui glissent entre les crêtes, les pics, les rochers aux formes bizarres qui parfois ressemblent à des animaux fantastiques.

« Bon, il faut donc prendre le chemin de droite. »

Elle redescend. Elle enfourche de nouveau la motocyclette, appuie sur le démarreur. Le moteur fait Floup-floup-floup. Fantômette attend un instant, appuie de nouveau sur le bouton. Floup-floup-floup.

« Mille pompons! Elle ne veut plus démarrer... Que se passe-t-il? »

Elle vérifie qu'il y a encore de l'essence dans le réservoir, fait un nouvel essai. Le moteur ne veut toujours pas ronfler.

« Ah! J'y suis. Il a un coup de vapeur... »

C'est une panne qui se produit parfois quand on arrête un moteur surchauffé. Il refuse de repartir, et le seul remède est d'attendre qu'il se soit refroidi. Fantômette fait la grimace.

« Eh bien, il va avoir du mal à se refroidir, dans ce coin! Il ferait au moins 45 degrés à l'ombre, s'il y avait de l'ombre... Pendant ce temps, mes gaillards se sauvent... »

Notre justicière est plantée devant sa machine rétive, accablée par la chaleur et le sort contraire, lorsqu'un bruit de sabots lui fait tourner la tête. Un cavalier qui a suivi la même piste s'avance au petit trot. Son cheval est noir. Son burnous, noir aussi. Un sabre recourbé à poignée d'argent est glissé dans sa ceinture. Le visage de l'homme disparaît presque entièrement sous un voile, en ne laissant à découvert que deux yeux étincelants.

Il s'arrête à quelques pas de notre aventurière, pose un poing sur sa hanche et lance d'un ton ironique :

« On dirait que tu as quelques ennuis avec ta machine? »

Fantômette ne répond pas sur l'instant. Elle se demande quel peut bien être ce cavalier qui surgit brusquement dans ce lieu désert. Pourquoi était-il en arrière? Un brigand en retard? Ou un simple voyageur?

Elle pose une question :

« Vous m'avez suivie? »

L'inconnu fait un signe négatif.

« Non, je ne t'ai pas suivie. *Je commande la troupe que tu es en train de suivre, toi.* »

Un éclair traverse le cerveau de Fantômette. Celui qui dirige cette bande de voleurs, celui qui organise les attaques contre les banques, les caisses d'épargne, les établissements commerciaux de la Zizanie, le Seigneur Renard, le terrible Taleb Saïd, c'est le cavalier qui est devant elle!



CHAPITRE VI

Sur un tapis volant

« Et lorsque les quarante voleurs furent exterminés, Ali-Baba se trouva seul à connaître le secret de la caverne aux trésors. Il s'y rendit, après avoir ouvert la porte grâce à la formule magique, et chargea son cheval d'autant de richesses qu'il pouvait en porter. Puis il dit : « Sésame, referme-toi ! » La porte se referma et Ali-Baba revint à la ville, où il vécut riche et honoré jusqu'à la fin de ses jours. Ainsi se termine l'histoire d'Ali-Baba. Demain, je vous conterai l'histoire du Cheval enchanté. »

Achmed s'incline vers son audience, puis saute à terre et disparaît rapidement dans une petite rue. Ficelle s'exclame :

« Ah ! Boulette ! Quelles histoires merveilleuses ! C'est presque aussi bien qu'un feuilleton télévisé !

- Oui. C'était très beau. Et quel grand festin il a dû faire, Ali-Baba, avec tout cet or ! Il a pu s'acheter des tonnes de confitures de roses... »

Cette idée rappelle à la gourmande que l'heure du déjeuner doit être passée depuis longtemps.

« Ficelle, quelle heure est-il ?

- Heu... Deux heures et demie.

- Oh ! Là, là ! Et M. Broutefigues qui nous attendait pour déjeuner ! Il a dû tout manger sans nous, avec Françoise.

- Alors, filons à la vitesse d'un chameau enchanté.

Ficelle et Boulotte s'élancent en courant à travers le serpent de ruelles. Serrant le tapis sous son bras, la grande fille ouvre largement le compas que forment ses jambes de sorte que la grosse joufflue a quelque peine à la suivre.

L'essoufflement, joint à la chaleur, empêche Boulotte de dépasser la vitesse d'une tortue rhumatisante. Pleine d'impatience, Ficelle tourne la tête et crie :

« Alors, c'est pour aujourd'hui ou pour avant-hier?

- Je... je n'arrive pas à te suivre!... Attends-moi! »

Ficelle ralentit légèrement son allure, puis marche au pas pendant deux ou trois minutes, ralentit encore, regarde autour d'elle, et finit par s'arrêter. Boulotte la rejoint en soufflant comme une otarie et demande ce qui se passe. Ficelle fourrage dans sa tignasse filandreuse, caresse son menton entre le pouce et l'index comme pour le rendre plus pointu, puis elle bredouille :

« Je crois... heu... hum! Il me semble... que nous nous sommes un petit peu égarées...

- Alors, demandons notre chemin.

- Bonne idée! Cherchons un renseigneur de chemin... »

Avisant un groupe de Zizaniens très occupés à faire la sieste sur les marches de pierre d'un café maure, Ficelle leur demande quel chemin il faut prendre pour se rendre à l'hôtel Razzia. Les Zizaniens lui répondent fort aimablement, en parlant tous ensemble avec de grands gestes. Il résulte de leurs explications qu'il faut prendre la troisième rue à gauche, puis la seconde, à droite, tourner le dos à la mosquée Schichkejiveh, monter jusqu'au bazar Tarifdoubl, puis prendre à main droite dans la rue des Palmiers. Il ne reste plus qu'à tourner à gauche et à descendre la rue Méhémet Ali Ben Yousouf Hassan Sélim El Katastrouf Sidi Hadj, qui est toute proche de l'hôtel recherché. Ficelle et Boulotte remercient, poursuivent leur chemin, et en moins de trente secondes, se trouvent de nouveau complètement perdues.

Boulotte pousse alors un cri en montrant une échoppe.

« Ah! C'est là que j'ai acheté les gâteaux au miel! Je reconnais la boutique! »

La mémoire visuelle (et surtout gustative) de Boulotte les tire donc d'une situation qui devenait dramatique, et quelques minutes plus tard, elles retrouvent l'avenue Ezbrouff qui les conduit à l'hôtel Razzia.

Elles interrogent alors un groom pour savoir si M. Broutefigues est encore là, mais non. Il a dû repartir travailler à la Colonel Motors. Les deux amies montent jusqu'à la chambre de Françoise, tambourinent sur la porte sans obtenir de réponse. Elles redescendent, interrogent de nouveau le groom, puis les autres employés : personne n'a revu Françoise. Ficelle gratte sa tignasse, chatouille son menton, puis déclare d'une voix sombre :

« J'ai trouvé! Je sais ce qu'elle est devenue.

- Ah! Dis vite! fait Boulotte avec inquiétude.

- Oh! C'est bien simple... Elle a fait comme nous : elle s'est égarée dans les petites rues du Khanapech!

- Alors, conclut Boulotte, il faut aller à sa recherche.

Descendons d'abord au bar de l'hôtel manger une douzaine de sandwiches au chameau, ensuite nous retournerons au Khanapech. »

Ficelle approuve.

« Entendu. Mais pour retourner au Khanapech, nous n'emploierons pas nos pieds.

- Non? Un taxi, alors ?

- Non plus. Nous avons beaucoup mieux que ça! »

Et la jeune fille déroule la carquette d'un geste théâtral.

« Voilà notre nouveau moyen de transport. Grâce à ce tapis volant, nous pourrons circuler dans tout le pays et nous poser n'importe où, comme un hélicoptère. »



Boulotte se penche vers le tapis et fait la moue.

« Tu crois vraiment que ça peut s'envoler, ce truc-là?

- Comment! Tu en doutes? Le Calife de Bagdad ne se promenait qu'en tapis aérien, c'est bien connu. D'ailleurs, je vais te faire une démonstration tout de suite. Regarde bien... »

Ficelle s'assied sur le tapis en croisant les jambes, prend un air inspiré et prononce une formule cabalistique :

« Abracadabra! Tapis magique, envole-toi! »

Contrairement à toute attente, le tapis ne bouge pas d'un millimètre. Boulotte hoche la tête.

« Ce ne doit pas être la bonne formule...

- Attends! Je vais en dire une autre... Acabi, acaba, envole-toi!

»

Le tapis reste obstinément collé au plancher. Ficelle ne se décourage pas. Elle crie :

« Alakazam! Belzébuth! Astaroth! Par les cornes de mon antivol, tapis enchanté, prends ton vol! »

Malgré la science surnaturelle de Ficelle dont le répertoire d'incantations ferait crever d'envie une sorcière diplômée, le tapis des Mille et Une Nuits reste cloué au sol comme un avion en panne d'essence. Convaincue que le décollage n'est pas pour aujourd'hui ni

même pour demain, Boulotte abandonne Ficelle à ses diableries et descend au bar pour se faire servir un crocodile entre deux tranches de pain.



CHAPITRE VII

Taleb Saïd

Pendant un long moment, Fantômette et Taleb Saïd s'observent, se mesurent du regard, se défient comme deux chats prêts à se sauter dessus. Fantômette est seule, sans arme, avec une moto endormie, en face d'un homme qui dispose d'un cheval dont les mouvements nerveux indiquent qu'il est en pleine forme. Isolée, contre un adversaire pour qui le désert est un lieu familier. Un domaine où la jeune justicière a pénétré assez étourdiment.

Elle sent d'ailleurs si bien cette supériorité, que lorsqu'il lui fait signe de monter sur son cheval, elle saute en croupe, sans hésitation. Et puis, il faut bien reconnaître que la curiosité la pousse à oublier les risques évidents de cette aventure. Qu'importe si Taleb Saïd l'a menacée de mort! Ce qu'elle veut, c'est *savoir*. Savoir qui est cet homme, observer ses complices de près, découvrir leur repaire. L'occasion est trop belle pour la laisser passer! Le bandit presse les flancs du cheval noir qui prend le trot sans paraître incommodé par la terrible chaleur. Cramponnée à la ceinture du malfaiteur qu'elle a pour mission de faire arrêter, Fantômette ne peut s'empêcher de sourire. Qui pourrait croire qu'il s'agit de son ennemi? Ils vont donc, entre les rochers aux formes zoologiques - un Chacal assis, une Hyène debout, une tête de Faucon -, longent des murailles d'un blanc de neige, contournent des aiguilles effilées par les tempêtes de sable, s'enfoncent dans des cuvettes où gisent des vestiges d'arbres pétrifiés. Fantastique paysage où l'on s'attend à voir surgir quelque monstre préhistorique. Mais les seuls habitants de cette contrée désolée sont les serpents, les scorpions ou les crabes de terre.

Taleb Saïd remet sa monture au pas pour gravir la pente d'une éminence rocheuse. De ce sommet, on découvre une région moins encombrée par la pierraille. Il y a là une sorte de plateau sablonneux au centre duquel s'élève une petite construction blanche, de forme cubique : un gourbi. A quelque distance, les chevaux des voleurs sont groupés autour d'un puits. Le Renard descend jusqu'au sable et

reprend le trot, puis enfin pique un galop pour se présenter à ses troupes qui sortent du gourbi afin de le saluer avec une attitude de profond respect.



Taleb Saïd remet sa monture au pas.

Il laisse Fantômette sauter à terre, descend à son tour. Aussitôt un des hommes s'avance et lui présente une écuelle de bois remplie d'eau. Il la saisit, la tend à Fantômette.

« Bois! »

Notre jeune aventurière ne saurait refuser, d'autant moins qu'elle a la gorge complètement desséchée. Le chef attend qu'elle se soit désaltérée pour boire après elle, mais en lui tournant le dos pour écarter le voile qui couvre sa bouche, comme s'il ne voulait pas qu'elle puisse voir son visage. Après quoi, il l'invite d'un geste à entrer dans le gourbi, ce qu'elle fait sous les regards des voleurs qui l'observent avec curiosité, puis entrent à leur tour.

L'intérieur de l'édifice est le plus simple qui se puisse imaginer : une grande pièce rectangulaire, au sol de tette battue. Pas de table ni de siège, pas le moindre meuble. Juste une natte de raphia tissée réservée au chef. Les brigands n'habitent évidemment pas dans ce gourbi, dont seul le point d'eau justifie la présence. Ce n'est qu'un lieu de halte, une étape sur le trajet qui doit mener au repaire véritable.

Les bandits, qui s'étaient levés à l'arrivée de Taleb Saïd, s'asseyent de nouveau sur leurs talons, adossés aux murs, et Fantômette fait de même. Le chef s'entretient un moment en arabe avec un des hommes qui paraît être son lieutenant. Sans doute celui-ci fait-il son rapport sur la manière dont s'est déroulée l'attaque de la banque, puis trois des bandits sortent, et reviennent avec les sacs de toile qui étaient accrochés aux selles des chevaux. Les sacs sont renversés au-dessus de la natte. Il en tombe une pluie de billets de banque. Le lieutenant et les trois bandits les ramassent en les comptant, puis forment une série de liasses d'égale importance qu'ils disposent sur le sol en quatre files de dix rangs, soit quarante paquets de billets.

Fantômette regarde autour d'elle et fait le total du nombre d'hommes qui sont dans le gourbi.

«... 38... 39... 40... Quarante voleurs! Comme dans le conte d'Ali-Baba... Je me demande s'ils cachent leur butin dans une caverne dont la porte s'ouvre avec une formule magique... »

Un par un, les bandits viennent prendre leur liasse qu'ils font disparaître dans les plis de leur galabieh. Taleb Saïd attend que chacun ait repris sa place, puis il s'adresse familièrement à Fantômette.

« Eh bien, petite amie, que penses-tu de notre organisation? Tout est parfaitement réglé, vois-tu. Je prépare chaque razzia avec soin, pour que nous n'ayons pas d'anicroche. De leur côté, mes hommes m'obéissent aveuglément, car ils ont confiance en moi. Et moi aussi, je leur fais confiance, de telle sorte que je n'ai même pas besoin d'assister à leurs coups de main. »

Il doit sourire derrière le voile qui le masque. On sent, au ton tranquille de sa voix, qu'il est satisfait d'être à la tête d'une affaire qui marche si bien. Il reprend :

« Tu vois, Fantômette, que c'était une très grande folie de venir en Zizanie. Pourquoi n'es-tu pas restée dans ton pays? »

Fantômette répond aussitôt :

« Parce qu'on m'a chargée d'une mission. Moi aussi, on me fait confiance. Quand j'ai décidé de réussir une chose, je vais jusqu'au bout.

- Que comptes-tu faire?

- Provoquer votre arrestation, et celle de votre bande. »

Quelques rires accueillent ces paroles. Bien armés, avec des chevaux et de l'argent, les voleurs se sentent en sécurité, hors d'atteinte d'une police qui d'ailleurs ne semble guère se soucier d'eux. Ils échangent quelques propos ironiques où Fantômette distingue le terme *mahboula*, qui en français a donné *maboule*. Elle dit sèchement :

« Je vois que ces messieurs me prennent pour une folle. J'aurais dû demander à une agence publicitaire de faire connaître mes exploits avant de venir ici. »

Taleb Saïd réplique :

« Je n'ignore pas que, dans ton pays, tu as capturé des bandits dangereux. Mais mon pays n'est pas l'Europe. Chez toi, tu te sers du téléphone, de la radio, du télégraphe. Tu voyages en auto, en train ou en avion. Ici, ce n'est pas pareil. C'est le désert, où un chameau vaut cent fois mieux qu'une motocyclette, tu as dû t'en rendre compte. Tu ne pourras pas nous battre sur notre terrain. Comprends-tu cela? »



Fantômette hausse les épaules.

« Si vous étiez un Esquimau dans son igloo, un Indien perché sur la Cordillère des Andes ou un Papou sur une pirogue, cela ne changerait absolument rien. Peu m'importe que mes ennemis se déplacent en autobus ou à dos d'âne, qu'ils emploient la mitrailleuse ou la sarbacane, qu'ils soient grands ou petits, civilisés ou

préhistoriques, Chinois ou Zizaniens. Je les bats, voilà tout. Et c'est ce qui va vous arriver.

- Par Allah! Tes paroles manquent de modestie! Que peux-tu espérer, toi qui es seule contre quarante?

- Patience, Saïd. La caravane ne traverse pas le désert en un seul jour, comme dit votre proverbe. Nous verrons bien qui gagnera la partie. »

Les doigts du brigand, allongés sur ses genoux, pianotent nerveusement. Sans aucun doute, le persiflage de Fantômette l'agace. Il réfléchit un moment en silence. Son lieutenant se lève, s'approche et lui dit quelques mots à l'oreille, en tirant hors d'un fourreau de cuir un poignard à lame courbe.

« Ça y est! pense Fantômette, il demande à son chef la permission de me couper le cou. J'ai l'impression que je n'aurai jamais le temps d'écrire mes mémoires en douze volumes! »

Taleb Saïd a écouté son lieutenant, mais il fait un signe négatif et l'homme rengaine son arme, au grand soulagement de notre amie.

« Fantômette, reprend le chef, tu as eu tort de venir sur mon territoire. Je t'avais avertie, pourtant. Un de mes hommes t'a même envoyé quelques balles...

- Je sais. Il avait visé à côté.

- Justement. J'ai eu la bonté de t'épargner, tout en te donnant un avertissement. Tu n'en as pas tenu compte. Dommage pour toi. »

Le Renard reste encore muet pendant un moment.

Autour de lui, ses hommes demeurent accroupis et fument en silence. Puis Taleb Saïd prononce cette phrase :

« Je vais te donner encore une chance. J'ai une proposition à te faire. »

Fantômette écoute attentivement. Quelle peut bien être cette proposition? Le bandit a donc quelque chose à lui offrir? ou une requête à lui demander? On va donc discuter, marchander? Parfait! Tant qu'on bavarde, c'est bon signe... Il poursuit :

« Je vais te donner un cheval et te laisser retourner à Zigzag. Demain matin, tu prendras l'avion et tu repartiras vers ton pays. Je te laisse donc la vie sauve. En échange, tu vas me jurer de ne rien révéler de ce que tu as vu ici. Tu abandonnes complètement cette affaire et tu oublies à jamais la Zizanie, ses gendarmes et ses voleurs. Est-ce bien compris? »

Fantômette mordille le pompon qui orne son bonnet, puis pose une question :

« Et si je refuse?

- Si tu refuses? Regarde par la porte... »

Taleb Saïd désigne une aiguille de pierre, une sorte de pyramide très effilée, comme un chapeau d'enchanteur, qui se dresse

à quelques mètres du puits.

« Si tu refuses ce que je t'offre, je te fais attacher à ce pic, et je t'abandonne là jusqu'à ce que tes os blanchissent au soleil.

Fantômette médite un moment en sifflotant entre ses dents, puis elle se lève, sort du gourbi et va tranquillement s'adosser à l'aiguille de pierre.





CHAPITRE VIII

Une situation inconfortable

Le dos contre la pierre, les bras en croix attachés par des liens de cuir, Fantômette observe les préparatifs des brigands qui se disposent à repartir. Ils ont tiré de l'eau du puits au moyen d'une outre, pour abreuver leurs chevaux. Ils sautent en selle, se cachent le nez dans un *mahzem*, c'est-à-dire une écharpe qui les protège de la poussière, puis donnent un coup de talon dans le flanc de leur monture en s'éloignent du gourbi en lançant un « Kalarer! » à Fantômette. Un adieu définitif. Ils disparaissent dans un nuage blanc, en direction d'une lointaine ligne de montagnes rougeâtres.

Il est cinq heures de l'après-midi, et l'ardeur du soleil ne semble pas vouloir décroître. Dans le dos de la jeune aventurière, la roche est brûlante comme la paroi d'un four. Il n'y a pas un souffle d'air, ce qui rend la condition de Fantômette particulièrement pénible. Dès que les voleurs se sont éloignés, elle a commencé à évaluer ses chances d'évasion, en essayant de remuer les bras et les jambes. Mais elle se rend vite compte que tout mouvement est impossible. La corde part d'un poignet, contourne le pic par-derrrière et revient à l'autre poignet en maintenant la prisonnière serrée contre la pierre comme une bague sur un doigt. Ses chevilles sont étroitement liées par un nœud de même nature du cuir qui se détendrait peut-être s'il pleuvait. Mais comme l'eau ne tombe du ciel dans la région que tous les dix ans en moyenne, il ne faut pas trop compter sur cette possibilité.

« Eh bien, me voilà fraîche! Ce qui est une manière de parler... Je serai rôtie avant ce soir... Combien de temps tiendrai-je le coup sans boire? Deux jours... trois au maximum... Comme le coin n'a pas l'air très passant, je doute fort que quelqu'un vienne me détacher avant l'année prochaine. Tout compte fait, j'aurais peut-être dû accepter la proposition de Taleb Saïd... J'aurais sauvé ma vie. Mais ça m'ennuyait de plier devant ce bandit... Au moins, il ne pourra pas dire que Fantômette est une froussarde! Ah! Là, là! Voilà ce que c'est

de vouloir épater les gens!... En attendant, je boirais bien une grenadine ou un soda-menthe... »

À quelques pas de là, le puits avec son eau claire, glacée, semble narguer Fantômette. Un puits inaccessible. Hauts dans le ciel, deux points dorés viennent d'apparaître, qui décrivent de longs orbes silencieux. Ce sont des milans, oiseaux de proie apparentés aux vautours, capables de planer pendant des heures sans battre des ailes. Lentement, peu à peu, ils se rapprochent du sol. Quel prodigieux instinct les a donc avertis qu'une future proie se trouvait là?

Fantômette soupire.

« Ces charmantes bestioles aériennes ont l'intention de me grignoter, à ce que je vois. Décidément, j'aurais mieux fait de rester chez moi, à écouter des disques en buvant de la citronnade... »

Boire! Cela commence à devenir une obsession.

Elle se remet à calculer.

« Dans deux heures, le soleil baissera sur l'horizon. L'air deviendra tiède. Puis, lorsque la nuit sera tombée, il fera froid. Le thermomètre peut descendre à trois ou quatre degrés... Je vais me geler... Et demain matin, je vais recommencer à cuire... »

Elle tire de nouveau sur la corde de cuir, essaie de remuer, sans autre résultat que de s'épuiser encore davantage.

« Non, je ne tiendrai pas trois jours, ni même deux. D'ici demain soir, les milans pourront se mettre à table »

Fantômette ferme les yeux, laisse tomber sa tête sur son épaule. Elle écoute le battement du sang dans ses tempes... Toc-toc... toc-toc... toc-toc... A ce bruit viennent se mêler des claquements plus forts, un martèlement qui s'amplifie, ce qui la force à rouvrir les yeux.

Devant elle, il y a une masse noire qui s'approche. Un cavalier au galop. Il freine son cheval à quelques mètres du pic de pierre, saute à terre et marche vers Fantômette qui reconnaît le lieutenant de Taleb Saïd. Pourquoi est-il retourné sur ses pas? La jeune aventurière ne tarde pas à comprendre, lorsqu'elle voit l'homme tirer de son fourreau un poignard courbe.

« Ah! Décidément, il en a, après moi! Il est revenu exprès pour m'égorger! Eh bien, tant mieux, après tout! Plutôt, ça que mourir de soif! Qu'on en finisse tout de suite... »

Le lieutenant lève son poignard, l'approche du visage de Fantômette avec un ricanement sinistre, mais elle ne réagit plus. Alors, très vite, il tranche les liens de cuir, remet le poignard dans son fourreau, court à son cheval, saute en selle et repart au grand galop.

Ahurie, Fantômette reste un long moment immobile, stupéfaite. Elle a du mal à se persuader que le cauchemar vient brusquement de finir.



Sans chercher à comprendre l'étrange conduite du brigand, elle bondit vers le puits, jette l'outre dedans, la remonte pleine avec une force soudainement revenue, et plonge sa tête à l'intérieur. Puis elle la soulève au-dessus d'elle et déverse l'eau en douche sur son crâne en riant comme une folle!

Deux heures plus tard, après une marche rapide à travers la Hamada, elle retrouve la motocyclette qui ronfle au premier coup de démarreur, et revient à Zigzag à toute allure, où elle entre à la nuit tombante. Elle laisse l'engin au bord du trottoir, là où elle l'avait pris, retire son masque, entre dans une pâtisserie, achète une galette au miel et se bourre les joues.

Comme Boulotte!



CHAPITRE IX

Le rêve de Ficelle

Boulotte se dresse sur son lit, décroche le téléphone qui vient de sonner, bâille et fait « Allô? »

À l'autre bout du fil, une voix lui demande ce qu'elle souhaite prendre à son petit déjeuner. Du coup, la gourmande ouvre les yeux en grand, soudainement réveillée, Elle questionne :

« Et qu'y a-t-il de disponible, en Zizanie? »

La réponse la comble d'aise : Thé vert, ou à la menthe, ou de Ceylan; pâtisseries variées, gâteaux à la pistache, galettes à la pâte d'amande, beignets au miel, crêpes à la confiture de pastèques, goyaves fraîches, figues et dattes fourrées. Mais elle peut aussi commander un breakfast à l'anglaise : œufs au bacon et confiture d'oranges; ou tout simplement le café au lait français accompagné de brioches et de croissants au beurre. À l'annonce de cet intéressant programme, Boulotte promène sa langue sur ses lèvres, puis elle dit :

« Montez-moi tout ça, s'il vous plaît! »

La porte s'ouvre et Ficelle apparaît, tenant un papier.

« Ah! Boulotte, tu es réveillée? Écoute un peu le délicat poème arabe que je viens de composer. C'est une vraie splendeur! Le titre est un rêve merveilleux. »

Ficelle met un pied en avant, pose un poing sur sa hanche et déclame :

*« Je sommeillais, sur ma paillasse
Mais bientôt je me réveillasse
A l'aube ici j'ouvris les œils
L'air doux embaumait le cerfeuil
J'étais en rêve une princesse
Orientale. Une qui paresse
Sur des coussins de brocatelle.
Mais c'est très faux : Je suis Ficelle. »*

Et la grande fille salue en inclinant le buste et en touchant son

estomac, sa bouche et son front, comme elle l'a vu faire par les serveurs de l'hôtel.

« Il est sidéral, mon poème, non? Tu ne trouves pas que c'est lumineusement original, mon idée? Je rêve que je suis une belle princesse des Mille et Une nuits, et quand je me réveille, je m'aperçois que je suis tout simplement la merveilleuse Ficelle! Il faut que je lise ce poème à Françoise. Elle va en être verte d'admiration... »

Ficelle sursaute.

« Mais au fait!... Elle n'est peut-être pas encore rentrée! Si ça se trouve, elle est toujours en train de chercher son chemin dans le Khanapech! Viens voir! »

La grande Ficelle court jusqu'à la porte voisine, frappe, écoute. Pas de réponse. Elle appuie sur la poignée de la porte qui s'ouvre. Dans la pénombre, elle aperçoit une forme étendue sur le lit. Elle s'approche, secoue la dormeuse.

« Hé! Françoise! C'est toi? Tu as donc retrouvé ton chemin? »

Une voix ensommeillée s'élève du lit :

« La barbe! »

Ficelle a un mouvement de surprise et fait :

« Quoi? » La brunette enfouit son visage dans l'oreiller et grogne :

« Tu ne peux pas laisser les honnêtes gens dormir? »

Mais Ficelle ne l'entend pas de cette oreille. Elle avance son pied droit, agite sa main gauche dans l'atmosphère et déclare :

« Je vais te déclamer un exquis poème oriental que je viens de composer et que je sais déjà par cœur :

« *Je sommeillais, sur ma paillasse*

Mais bientôt je me réveillasse... »

Françoise se penche hors de son lit, tend un bras, ramasse une sandale de plastique rose et la lance à Ficelle qui pousse un hurlement :

« Aaaaah! En voilà, des manières! Je viens te dire un chef-d'œuvre délicieux et tu me bombardes à coups de chaussures! Tu es une ânesse! Tu ne mérites pas que je te fasse profiter de mes énormes talents poétiques! »

Sur ces fortes paroles, Ficelle pivote sur ses talons avec un majestueux dédain et fait une sortie pleine de dignité. Elle rejoint Boulotte qui est en train d'anéantir ses tartines de confiture, et lui annonce le retour de Françoise.

« Elle a dû tourner en rond pendant des heures dans le Khanapech, et elle n'est rentrée que tard hier soir. Ah! Elle n'a pas, comme moi, le sens de l'orientation! Heureusement que je sais circuler dans les petites rues, moi! Ça va me permettre de retrouver mon marchand de tapis!

« Pourquoi? demande Boulotte en dégustant une mangue.

« Pourquoi? Parce qu'il m'a vendu un tapis volant qui ne vole pas! J'ai décidé de me faire rembourser. Ah! Voilà notre dormeuse brevetée qui vient de sortir du lit! »

Françoise vient en effet d'entrer. Elle s'étire et dit :

« Bonjour, tout le monde! Boulotte a-t-elle laissé quelques miettes pour moi?

- Tu fais bien d'arriver, dit sévèrement Ficelle. Encore, une minute, et tu n'aurais plus eu que des noyaux de dattes. Dépêchez-vous de finir tout ça et après je vous dirai mon exquis poème islamique. Ensuite, nous irons au Khanapech. »

Pour avoir la paix, Françoise et Boulotte se résignent à subir le supplice de la poésie orientale, puis, le petit déjeuner étant terminé. Chacune retourne dans sa chambre pour y faire un brin de toilette. Ficelle examine son visage dans un miroir, fait soudainement claquer ses doigts et s'exclame :

« Oh! Je viens d'avoir une idée délirante! Je vais m'habiller en princesse d'Orient! »

*

**

Tos-toc !

« Entrez! »

M. Broutefigues pousse la porte, entre dans la chambre. Fantômette a revêtu une robe de nylon jaune et mis son masque.

« Je ne vous dérange pas, Fantômette?

- Non, pas du tout. Quelles bonnes nouvelles m'apporte-vous?

»

Le Marseillais jette son chapeau de paille sur la table, se laisse choir dans un fauteuil en soupirant.



« Aucune. J'ai une nouvelle, mais elle n'est pas spécialement bonne. Hier, la bande de Taleb Saïd, a encore attaqué une banque. Je suis venu ici pour vous le dire, mais vous n'étiez pas là. »

Fantômette sourit :

« Je suis au courant, cher monsieur. J'ai même assisté à l'attaque.

- Pas possible!

- Mais si. Et j'ai pisté les voleurs à travers le désert.

- Non? »

M. Broutefigues tire son mouchoir, s'éponge le front et dit :

« Racontez-moi ça! »

Fantômette explique comment elle a pris la moto d'un policier, comment elle a suivi les voleurs jusque dans le hamadah. Elle décrit le supplice qui lui a été infligé et la manière dont elle a été libérée par le lieutenant du Renard.

M. Broutefigues hoche la tête.

« Vous avez eu de la chance. Ils auraient bien pu vous laisser attachée jusqu'à dessiccation complète. À mon avis, Taleb a voulu vous donner un avertissement. C'est le deuxième, n'est-ce pas? Une première fois il vous a fait mitrailler, maintenant il a failli vous faire mourir de soif... S'il vous attrape une troisième fois, ce sera sûrement la dernière. Et je trouve qu'il a déjà été bien patient. À votre place, j'abandonnerais la partie avant qu'il ne soit trop tard. »

Fantômette fait un signe négatif.

« Je vous ai déjà dit que je vais jusqu'au bout de mes enquêtes. J'ai accepté de rechercher la tanière du Renard, et je la trouverai.

- Bah! Vous la trouverez peut-être, mais vous n'en sortirez pas. Et d'abord, comment espérez-vous la découvrir, cette cachette?

- Je sais que les brigands se réunissent dans le gourbi pour partager leur butin...

- Bon. Et ensuite?

- Ensuite, ils se dirigent vers le sud. Il y a par là des collines, il m'a semblé... Je suppose qu'ils se cachent dans cette région. Il suffira de fouiller un peu... »

M. Broutefigues se met à rire.

« Ce que vous appelez des collines, c'est un massif de montagnes que les Zizaniens nomment *les Bosses de Chameau*. Quant à fouiller cette région... Il vous faudrait des mois, des années pour en explorer le quart! Croyez-moi, si les voleurs sont camouflés par-là, personne ne parviendra jamais à les dénicher...

- Bon, admettons. Il y a une autre solution. Je suppose que Taleb Saïd n'a pas encore attaqué toutes les banques de Zigzag?

- Non, pas encore. Mais je crois deviner votre idée, Fantômette. Vous voulez que l'on protège les établissements qu'il est susceptible de dévaliser?

- Oui, c'est ça. On doit pouvoir surveiller et... »

M. Broutefigues secoue la tête.

« Il ne se borne pas à la capitale. Ses hommes opèrent dans les autres villes du pays, et cambriolent aussi bien les usines que les riches commerçants. Il est impossible de monter la garde partout en attendant qu'il veuille bien se présenter. »

Fantômette se mord les lèvres. Elle se rend compte qu'aucun moyen ne permet de prévenir les attaques.

« Bon. Eh bien, il ne me reste plus qu'une solution.

- Ah? Et laquelle?

- Me fier au hasard. »

M. Broutefigues sourit.

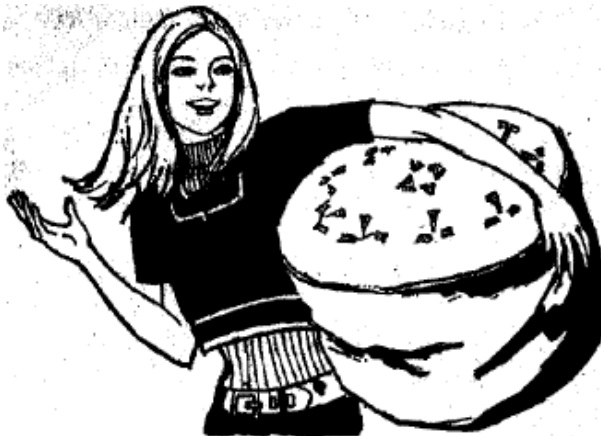
« Il y a sans doute une bonne étoile qui vous protège?

- C'est possible...

- Alors, je vous souhaite de réussir, et je vous rappelle que mon invitation tient toujours... Si on ne vous ficelle pas à un rocher.

- J'essaierai de me détacher à temps pour le déjeuner... »





CHAPITRE X

Un précieux pouf

Ficelle met le tapis sous son bras, sort de l'hôtel d'un pas énergique et s'écrie :

« Allons hanter les souks ! »

Françoise et Boulotte suivent le mouvement. Boulotte repasse dans sa tête la liste des confiseries orientales qu'elle se propose d'acheter.

Françoise chantonne, sur l'air de *J'ai du bon tabac* :

« *J'ai un beau tapis qui ne vole guère*

J'ai un beau tapis qui ne vole pas. »

Ce qui vexe horriblement la grande Ficelle, laquelle grogne :

« Mon tapis, il volerait si je connaissais la formule magique, voilà tout! Et tu serais drôlement sidérée de me voir survoler les mosquées en lançant des prospectus.

- Des prospectus?

- Oui. Sur lesquels j'aurais écrit mes poèmes. Comme ça, tous les Zizaniens pourraient profiter de mon talent et admirer la grande poétiste que je suis. Et ceux qui ne seraient pas enthousiasmés, je les bombarderais avec de vieilles pastèques! »

Vingt minutes plus tard, les trois filles déambulent dans le Khanapech, à la recherche du marchand de tapis. Ficelle s'arrête à un carrefour, tend le bras devant elle.

« Il est par là, juste devant mon nez.

- Tu lui tournes le dos, dit Françoise. Tiens, la voilà, ta boutique...»

La grande Ficelle fait demi-tour et reconnaît l'échoppe du tapissier.

« Ah! Il va m'entendre, ce marchand de tapis pas volants! Je vais lui dire deux mots magiques, moi! »

Elle se plante devant la boutique, apostrophe l'artisan qui est en train de faire des pieds et des mains pour tisser une belle étoffe de couleur orange.

« Dites donc, m'sieur! J'ai une réclamation à faire... »

L'artisan reconnaît Ficelle. Il s'empresse d'abandonner son métier pour se lever avec un large sourire, et accueillir les visiteuses avec des courbettes.

« Entrez, mesdemoiselles, entrez... Soyez les bienvenues... Par ici, s'il vous plaît... Veuillez vous asseoir... Thé ou café? Ficelle, qui déjà ouvrait la bouche pour lancer un torrent de protestations, se trouve prise de court par l'amabilité du marchand. Elle balbutie :

« Heu... du... du thé... non, du café. Heu... oui, c'est ça, du thé... C'est plus distingué... mais j'aime mieux le café... »

Elles prennent, place sur trois poufs, c'est-à-dire de gros coussins cylindriques tandis qu'une servante arabe apporte un plateau de cuivre sur lequel sont posées de minuscules tasses de faïence, et une cafetière en laiton ouvragé. Le café est versé en très petite quantité, et dégusté dans le recueillement. Le marchand désigne alors le tapis que Ficelle a déposé sur le sol et demande :

« Mon tapis aurait-il eu le malheur de te déplaire? »

Ficelle fait « Hum! hum! » pour s'éclaircir la gorge et répond :

« Eh bien, voilà... Vous m'avez assuré qu'il s'agissait d'un tapis volant, or, malgré tous mes efforts, et en dépit des formules extrêmement cabalistiques que j'ai prononcées, ce tapis est resté collé au sol comme un timbre sur une enveloppe! »

Le marchand sourit en secouant la tête.

« Chère mademoiselle, il ne faut pas t'imaginer que tous les tapis de Zizanie peuvent s'envoler dans le ciel. Il est possible que certains n'aient pas le don de quitter le sol. Quoi qu'il en soit, je suis à ton entière disposition pour t'être agréable, et je veux que tu sois parfaitement satisfaite de mes services. Tu n'as qu'à parler, et je me couperai en trente-six morceaux pour que tu sois heureuse. Que le Prophète m'arrache la barbe si tu ne sors pas de mon humble échoppe toute pleine de contentement! Je serai inconsolable si tu éprouves la moindre contrariété. Parle! Je t'écoute en ouvrant toutes grandes mes oreilles, et je me mets à genoux devant toi pour recevoir tes aimables paroles.

Flattée par le langage de l'artisan, Ficelle hésite une seconde, se demandant si elle a le droit de maintenir sa réclamation. Elle se décide enfin et déclare :

« Je suis bien contente que vous vouliez me faire plaisir. Alors, étant donné que... heu... mon tapis ne vole pas... Je voudrais que vous le repreniez et me remboursiez. »

Le marchand incline la tête sur le côté, se frotte les mains,

caresse sa barbe, fait quelques pas dans sa boutique, soupire, et répond avec une certaine hésitation :

« Te rembourser? Hum! J'ai peur que ce ne soit difficile... Il se trouve que, depuis ce matin, la valeur des tapis a fortement baissé. Oui, vois-tu, ce sont des marchandises dont les prix vont et viennent... Tantôt elles coûtent très cher, tantôt on les a pour presque rien. Enfin, puisque tu es une bonne cliente, je peux consentir à te le reprendre pour... hum! disons... cinq piastres. Mais c'est un maximum! »

La grande Ficelle sursaute.

« Cinq piastres! Mais je vous l'ai payé vingt-cinq piastres!

- Que veux-tu... C'est la loi de l'offre et de la demande. Hier, les tapis étaient très estimés. Aujourd'hui, ils ne valent plus rien... Mais attends! J'ai peut-être une autre chose à te proposer. Le pouf sur lequel tu es assise. »

Ficelle ouvre de grands yeux, pleine d'espoir.

« Le pouf?

- Oui. En ce moment, ils sont très recherchés. Si tu acceptes, je puis t'échanger le tapis contre un pouf. Ceci t'intéresse, je suis sûr?

- Heu... Hum! Oui, peut-être...

- Et je te ferai remarquer que le pouf qui te sert de siège en ce moment a appartenu à une princesse orientale.

- Pas possible?

- N'en doute pas! Que le Prophète me coupe le nez si je ne dis pas la vérité pure! Apprends que cette princesse n'était rien de moins que la fameuse Shéhérazade en personne.

- Non? »

Et la naïve Ficelle ouvre la bouche comme un hippopotame qui attend qu'on lui lance un croûton de pain. Elle se tourne vers ses amies.

« Vous vous rendez compte? Le pouf de Shéhérazade, la princesse des Mille et One Nuits! C'est inouï! C'est sidérant! J'en suis complètement stupétonnée ! »

La grande fille s'est levée et s'incline vers le siège de cuir pour examiner le détail des broderies dorées. Elle dessine du doigt les arabesques et demande :

« Est-ce que c'est de l'or?

- Évidemment, mademoiselle, cela se voit à la couleur jaune.

- Bon, alors je le prends en échange du tapis pas volant. »



Le marchand hésite.

« Hum! C'est-à-dire que... Hum! Je ne puis t'échanger une simple carpette usagée, sans aucune valeur, contre un admirable pouf tout neuf comme celui-ci... Une pièce unique au monde! Il faudrait que tu me verses un léger supplément...

- Ah? Combien voulez-vous en plus?

- Je ne puis te demander moins de trente-cinq piastres. »

Ficelle sursaute.

« Trente-cinq piastres! Mais je ne les ai même pas! J'ai tout juste... heu... attendez que je fouille dans ma poche... Six... Sept... Huit piastres... Voilà, c'est tout ce que j'ai. »

Le marchand s'incline.

« Bon, eh bien, puisque tu as le sens du commerce, je ferai ce sacrifice et j'accepterai les huit piastres. Mais crois bien que j'y perds! Si je faisais chaque jour des affaires comme celle-ci, je serais bien vite ruiné! Qu'Allah m'arrache la langue si je mens d'une parole! »

Ficelle soulève le pouf et sort de la boutique avec ses amies, saluée bien bas par le marchand qui demande au ciel de faire tomber une pluie de roses sur une aussi aimable clientèle.

Les trois amies se fauillent de nouveau dans les ruelles tortueuses du Khanapech. Françoise s'avance en tête, ouvrant la voie vers la petite place où Achmed racontait ses merveilleuses histoires.

Boulotte suit en croquant un petit pain au sésame. La grande Ficelle ferme la marche, en portant l'encombrant pouf sur la tête, donnant ainsi l'impression qu'elle est coiffée d'un turban géant. Elles parviennent sur la place et retrouvent Achmed, toujours juché sur une jarre à huile. Les apercevant, il les appelle :

« Approchez! Approchez! Vous arrivez juste à temps pour entendre l'histoire du Voleur de Samarcande. »

Les trois amies se fauillent jusqu'au premier rang, se serrent un peu pour s'asseoir sur le pouf et écouter le conteur qui commence en ces termes :

« Dans la ville de Samarcande, vivait un riche bourgeois

nommé Ali Gator, qui habitait une somptueuse demeure. Dans la journée, il se promenait en distribuant des aumônes aux pauvres, ou bien il se rendait à la mosquée, ou encore il visitait les commerçants, bavardait avec les âniers, écoutait la flûte des joueurs de serpents. Ali Gator était honorablement connu dans toute la ville, et très estimé par le sultan qui l'avait plusieurs fois accueilli dans son palais. Mais la nuit... »

L'auditoire est suspendu aux lèvres du conteur. La nuit, que se passait-il donc? Achmed poursuit :

« La nuit, Ali Gator quittait ses somptueux vêtements de soie, revêtait une méchante peau de chèvre, s'armait d'un sabre, montait sur un cheval et s'en allait détrousser les voyageurs attardés hors des portes de la ville. D'autres fois, il escaladait les maisons des marchands chez qui il s'était rendu dans la journée pour repérer les lieux, et il faisait main basse sur les sacs d'argent ou d'or. C'était un fieffé gredin! »

L'assistance approuve de la tête, d'accord sur la malhonnêteté d'Ali Gator. Le conteur reprend :

« Or, le sultan ayant offert une prime de mille piastres à celui qui capturerait le mystérieux voleur, un jeune Samarcandais nommé Baroud décida de gagner cette récompense. Il se mit à faire le guet chaque nuit sur le dôme de la plus haute mosquée. Un soir, il eut la chance d'apercevoir le voleur qui sortait d'une maison voisine, chargé d'un sac. Baroud suivit le brigand jusque dans un caravansérail. Là, il retrouva d'autres individus à la mine inquiétante : des voleurs comme lui. À l'aube, ils sortirent du caravansérail, montèrent à cheval et prirent la route du désert. Le jeune Baroud les suivit de loin, sur un bourricot. Or il arriva ceci, les voleurs s'étant arrêtés près d'un puits pour faire boire leurs chevaux, le bourricot, attiré par son instinct, s'approcha aussi du puits, malgré les efforts que faisait Baroud pour le retenir. Et notre jeune et imprudent Samarcandais fut capturé par les voleurs! »

Un mouvement se fait dans l'assistance. Ficelle murmure :

« C'est affreusement terrible! Que va-t-on lui faire? »

La réponse ne tarde pas. Achmed se penche vers ses auditeurs et continue son récit, d'une voix théâtrale :

« Ali Gator fit une proposition à Baroud. Il lui dit qu'il le relâcherait et le laisserait retourner en ville s'il ne le dénonçait pas. Mais le jeune Baroud refusa ce marché. Alors, le terrible Ali Gator fit attacher son prisonnier à un rocher et l'abandonna ainsi, en plein soleil. »

Un Oh! d'horreur s'élève de l'assistance. Boulotte murmure, très émue :

« C'est affreux! S'il était attaché, il ne pouvait plus boire ni

manger! Je n'aurais pas voulu être à sa place! »

Satisfait de l'impression que font ses paroles sur le public, le conteur reprend :

« Baroud resta attaché jusqu'au soir. Il vit alors apparaître un cavalier qui mit pied à terre, s'approcha. C'était le lieutenant d'Ali Gator, et Baroud vit avec effroi qu'il tenait un poignard à la main. Le malheureux crut sa dernière heure venue! Mais alors le lieutenant lui dit, en coupant ses liens :

" Dans son infinie bonté, mon maître Ali Gator n'a pas voulu que tu périsses. Mais que ceci te serve de leçon! Et n'oublie pas que si par malheur tu te remets en travers de son chemin, il ne te fera plus grâce!"

« Le jeune Baroud revint donc à Samarcande et ne s'occupa plus jamais du brigand Ali Gator qui continua d'être un voleur la nuit, et un honorable bourgeois le jour. Qu'Allah soit avec vous! »

Et Achmed, après avoir salué, saute à terre et disparaît dans la foule. Ficelle hoche la tête et commente :

« Voilà au moins un conte original! D'habitude, les voleurs sont punis à la fin. Mais ici, ils continuent de voler. Ça me plaît beaucoup. Et toi, Françoise? »

La brunette se mordille les lèvres d'un air sombre.

«Moi, ça ne me plaît pas du tout. Le jeune Baroud s'est dégonflé, comme on dit.

- Je ne le pense pas. Il a tenu compte de l'avertissement d'Ali Gator. Et je trouve qu'il a drôlement bien fait!

- Ce n'est pas mon avis, ma grande. Je pense, moi, qu'il aurait dû combattre Ali Gator sans s'occuper des risques. »

Ficelle haussa les épaules et jette d'un ton sarcastique :

« Ah! Là, là! J'aurais voulu que tu sois à la place de Baroud! On voit bien que tu n'as jamais été attachée à un rocher, en plein soleil! »





CHAPITRE XI

Arrestation !

« Ce masque de velours me tient trop chaud, songe Fantômette en se regardant dans un miroir. Je vais essayer celui en soie, voir s'il est plus frais. »

Elle ajuste le masque, prend une brosse, fait bouffer ses mèches noires. Machinalement, elle jette un coup d'œil à travers les lamelles des persiennes vers la rue inondée de lumière. Sur la chaussée, c'est toujours la même circulation de voitures, dont le mouvement est parfois ralenti par le passage d'un âne chargé de dattes ou de cannes à sucre. Sur les trottoirs, les passants flânent avec une nonchalance toute orientale. Un petit groupe de commerçants grecs discute devant une agence de voyage. Deux officiers circulent d'un pas mécanique. Un marchand ambulant a posé sur le sol une natte tressée qui lui sert à présenter deux ou trois douzaines de figues. Pour l'instant, les clients ne se pressent pas, et le marchand occupe son temps à regarder autour de lui. En fait, il ne regarde pas n'importe où. Toutes les dix ou vingt secondes, son regard s'élève vers *la fenêtre de la chambre où se trouve Fantômette*. Celle-ci observe le Zizanien plus attentivement, fronce les sourcils derrière son masque.

« Ah! Ça... mais... c'est par ici qu'il a tourné la tête... Tiens! Il recommence... Serait-il en train de me surveiller? Il faut que je tire ça au clair! »

Elle bondit vers sa valise, en sort une paire de jumelles, les braque vers le marchand, étouffe un cri.

« Le lieutenant de Taleb Saïd! Celui qui m'a détachée... Oui, c'est lui, j'en suis sûre... Que mijote-t-il? Il veut voir si je continue mon enquête, ou si je vais quitter le pays? »

Fantômette remet les jumelles en place, dans la valise, s'assoit sur le rebord d'une table et réfléchit. Quitter le pays? Sûrement pas!

Poursuivre l'enquête? Oui, évidemment. Mais en prenant certaines précautions. Le Renard peut avoir posté des espions partout, et il n'est pas question de se promener dans Zigzag avec le nez au vent. Se battre, soit. Mais avec une armure. Fantômette décroche le téléphone.

« Allô? Pourriez-vous me passer la Colonel Motors? Je voudrais parler à M. Broutefigues... »

Elle obtient rapidement le joyeux Méridional qui demande si son invitation à déjeuner tient toujours.

« J'ai bien peur que non, cher monsieur. Je dois d'abord me battre contre Taleb Saïd... Et à ce propos, je vais vous demander de m'aider. Pourriez-vous m'apporter un costume musulman? Vous savez, la grande robe blanche qui va jusqu'aux chevilles, avec un voile qui couvre le visage? Dans une demi-heure? Merci! »

Elle raccroche, se frotte les mains comme un usurier à qui l'on apporte un sac d'écus.

« Seigneur Renard, la bataille ne fait que commencer! J'en profite pour formuler un vœu : que le plus mauvais ne gagne pas! »

*

**

Personne ne prête attention à cette mince musulmane qui vient de sortir de l'hôtel Razzia. Elle fait quelques pas, s'arrête devant la vitrine d'un magasin de modes. Si on en juge par son costume, elle ne doit pas porter souvent les créations des hauts couturiers parisiens, car elle est revêtue d'une longue robe qui ne laisse voir que deux yeux noirs. Elle poursuit son chemin, stoppe de nouveau devant une boutique de frivolités, repart. Arrivée près de la banque qui a été braquée la veille, elle fait demi-tour, revient vers l'hôtel Razzia. Sur le trottoir d'en face, un Zizanie barbu a rejoint le marchand de figues. Ils regardent tous deux vers les fenêtres de l'hôtel, puis le marchand s'éloigne, abandonnant son éventaire au barbu.

« Bon, se dit Fantômette, le soi-disant marchand de figues a passé le relais à son complice. Ces messieurs vont donc monter la garde à tour de rôle devant un hôtel d'où je suis partie... »

Elle traverse la rue, se met à marcher derrière le lieutenant de Taleb, en conservant un écart d'une vingtaine de mètres. L'homme longe l'avenue Ezbrouff, traverse la place du Général Fépacho (1782-1882), s'engage dans un quartier populeux qui paraît être le lieu de rendez-vous des éleveurs de chèvres, de bourricots et de chameaux. Il y a là une grande place, l'équivalent d'un foirail en France, où marchands et acheteurs de bêtes discutent inlassablement le prix d'un méhari, d'un bouc ou d'un mouton. En bordure de cette place, un long bâtiment blanc accueille les caravanes de dromadaires qui ont traversé les déserts d'Arabie pour apporter du thé, et qui repartiront vers le Tchad chargées de sel. Le lieutenant entre dans le

caravansérail. De loin, Fantômette le voit qui s'assoit parmi un groupe de Zizaniens dont les silhouettes ne lui sont pas inconnues : il y a là quelques-uns des quarante voleurs.

« Parfait! Je sais maintenant que ces messieurs viennent de temps en temps en ville. Lorsqu'ils retourneront vers leur cachette, je n'aurai plus qu'à les suivre. Avec méfiance et prudence. »

Comme elle ne peut s'attarder en ce lieu où il n'y a que des hommes et où sa présence pourrait paraître bizarre, elle fait demi-tour, revient à son hôtel, tourne la clé de sa porte, ouvre, s'arrête sur le seuil. Elle sursaute, surprise.

Sans lui laisser le temps de réagir, trois policiers bondissent sur elle.

*

**

Boulotte entre dans la chambre de Ficelle pour lui rappeler que l'heure du déjeuner approche, et qu'il serait bon de descendre au rez-de-chaussée, où M. Broutefigues doit les attendre. Mais Ficelle n'est pas dans sa chambre.

En revanche, il y a là une sorte d'Orientale, une moukèrre bizarrement accoutrée. Sa robe semble faite d'un peignoir de bain et le voile qui lui enveloppe la tête a toute l'apparence d'une serviette de toilette. Elle laisse à découvert, deux yeux dont les paupières et les sourcils sont particulièrement charbonneux. La fatmah demande :

« Eh bien, Boulotte, tu ne me reconnais pas? Ha! ha! Ça prouve que mon déguisement est sidéral! »

L'Orientale retire son voile, et Boulotte constate qu'il s'agit de Ficelle. Elle demande, montrant les sourcils noircis :

« Qu'est-ce que tu t'es fourré là?

- C'est du bouchon brûlé. Tu as remarqué que les Zizaniennes ont du noir autour des yeux? Eh bien, j'en ai mis aussi.

- Mais il y en a dix fois trop! On dirait que tu sors d'une cave à charbon!

- Tu crois? Non, il me semble que ça va très bien.



- Et pourquoi mets-tu ce peignoir de bain?

- Pour faire une *melhafa*. C'est comme ça qu'on appelle les robes des femmes arabes. Je me déguise habilement pour mener une enquête subtile sur les voleurs qui pillent la Zizanie. Comme ça, personne ne pourra se rendre compte que je suis une Occipitale.

- On ne dit pas Occidentale?

- C'est bien possible, ma grosse Boulotte. Pour moi, Occipitale ou Occidentale, c'est symphonique.

- Et tu vas venir comme ça dans la salle à manger?

- Évidemment. Mon enquête commence pas plus tard que tout de suite. »

Comme elles sortent dans le couloir, elles croisent un groupe de trois policiers qui emmènent une Zizanienne enveloppée de la tête aux pieds dans une melhafa nettement plus élégante que celle de Ficelle. La grande fille glisse à l'oreille de Boulotte :

« Tu as vu? Ce doit être une voleuse... Peut-être une complice des pillards. C'est bien fait pour elle, na! Et maintenant, allons chercher Françoise.

Elles entrent dans la chambre de la brunette, qui ne s'y trouve pas. Boulotte suppose qu'elle est peut-être déjà descendue dans la salle à manger.

« Bon, dit Ficelle, allons voir.

L'arrivée de Ficelle dans la salle fait sensation. Tous les yeux se tournent vers la fatmah qui sourit sous son voile improvisé, flattée par ces regards qu'elle croit admiratifs. M. Broutefigues, qui sirotait un anis en attendant ses invités, manque de s'étrangler. Il apostrophe Ficelle.

« Vé! Tu te crois au Mardi Gras, ma pitchounette? »

Ficelle est quelque peu décontenancée. Elle demande, inquiète

:

« ça se voit, que c'est un déguisement?

- Si ça se voit? Té! C'est pas la peine de te mettre un écriteau autour du cou pour le dire. Bah! Ça ne fait rien, à ton âge, on a bien le droit de s'amuser, pardi! Mais je ne vois pas notre jeune brunette ? »

Ficelle hoche la tête.

« Françoise? Oh! Celle-là, on ne la trouve jamais quand on a besoin d'elle. Je ne sais pas ce qu'elle trafique...

- Il vaut mieux ne pas l'attendre! Conseille vivement Boulotte en s'emparant du menu pour l'étudier,

- D'accord! approuve le Méridional, commençons sans elle. Que diriez-vous d'un couscous?

- Je vous en dirai le goût, répond Boulotte en se léchant les babines.

- A la bonne heure! Va pour le couscous! »

Tandis que Boulotte, Ficelle et M. Broutefigues se livrent à l'étude de la gastronomie zizaniennne, les trois policiers poussent leur prisonnière dans une voiture qui démarre aussitôt. Fantômette leur lance :

« Je croyais que votre travail consistait à arrêter les voleurs?

- Silence! crie un policier. Tu parleras quand on te posera des questions! »

Fantômette n'insiste pas. Trois minutes plus tard, la voiture stoppe devant un bâtiment vieillot, lézardé, surmonté du drapeau zizanien : un croissant vert sur une tasse à café noir. Fantômette est poussée sans ménagement dans un bureau où est assis un commissaire. C'est un gros homme dont le crâne est aussi dépourvu de cheveux qu'un dôme de mosquée. En voyant arriver la prisonnière, l'homme chauve sourit :

« Tiens! tiens! On s'est donc fait prendre, hein? Tu vois qu'on t'a retrouvée, Fantômette! Malgré ton déguisement...

- Eh bien, puisque vous me connaissez, autant que j'enlève cette robe qui me tient chaud. »

Elle retire sa melhafa et apparaît dans son costume de soie, masquée et coiffée de son bonnet à pompon. Elle s'assied sur une chaise que lui désigne le commissaire et attend tranquillement. L'autre ne paraît pas pressé. Il allume une cigarette de tabac turc, examine la jeune aventurière avec deux petits yeux noirs, perçants. Les agents se sont retirés dans un coin de la pièce et ne bougent pas. Après avoir lancé au plafond quelques bouffées de fumée, le commissaire déclare :

« Tu vas d'abord me dire pourquoi tu t'es habillée en Zizanienne.

- Très simple. Je ne voulais pas risquer d'être reconnue par les voleurs que je surveille.

- Quels voleurs?

- Ceux qui ont encore attaqué une banque hier. Les hommes de Taleb Saïd. »

Le commissaire mâchonne sa cigarette, fronce les sourcils et grogne :

« Ce n'est pas une gamine dans ton genre qui doit s'occuper de ça. Les voleurs, c'est notre affaire! Compris? »

Fantômette hausse les épaules.

« Vous n'avez pas l'air de vous en occuper tellement, des voleurs. Ils sont quarante, et vous n'en avez même pas arrêté un seul. Tenez, si vous voulez faire un beau coup de filet, ils sont en ce moment même au caravansérail...

- Tais-toi! hurle le commissaire. Je sais très bien ce que j'ai à faire, et une petite sauterelle comme toi n'a pas à me donner des leçons. Allez, ouste! Bouclez-la-moi à triple tour! »

Fantômette se lève.

« Vous m'arrêtez? Je voudrais bien savoir pourquoi! Parce que j'ai mis le costume des Zizaniennes? »

Le commissaire ricane.

« Non, pas pour ça. Je t'arrête pour vol de moto. Tu l'as bien volée, cette moto, hein?

- Empruntée seulement. Je l'ai remise là où je l'avais trouvée.

- J'ai dit VOLÉE!!! Ouste, en boîte! Et que ça saute! »

Les deux policiers s'avancent pour saisir Fantômette. Alors il se produit une chose surprenante. La jeune aventurière arrache le pompon qui orne son bonnet, et le jette violemment sur le sol. Le pompon explose avec un PAF! assourdissant et dégage un épais nuage de fumée noire, âcre, irritante. Brusquement aveuglés; suffocants, les trois hommes se mettent à pleurer, à tousser, à éternuer pendant que Fantômette, qui a retenu sa respiration, récupère sa melhafa, se glisse hors du bureau, franchit la sortie et prend le large!



CHAPITRE XII

Le mystère du désert

Une silhouette voilée se hâte vers la place où sont attroupées les bêtes de somme. Elle s'approche du caravansérail, y jette un coup d'œil et fait un geste de contrariété : les voleurs sont partis!

Fantômette s'approche d'un gamin qui bâille au risque de gober les mouches qui encombrant l'atmosphère, et l'interroge.

« Dis-moi, tu n'as pas vu un groupe de marchands qui se tenaient ici, dans ce coin?

- Ah! oui. Ils viennent de partir. Tiens, regarde... tu vois, là-bas?

»

Et le gamin tend le bras vers un nuage de poussière qui s'élève au bout d'une avenue bordée de palmiers.

« Merci! » dit Fantômette en lançant une piastre au gamin.

Elle repère un rassemblement de petits chevaux arabes, nerveux, tout en muscles, les examine rapidement, en choisit un d'un joli beige, qui lui paraît particulièrement fringant. Le maquignon s'approche avec un sourire large comme le Sahara.

« Un cheval? lalla Jemila³. Ah! Il est beau, celui-là. C'est Simoun, le meilleur cheval de toute la Zizanie. Avec lui, tu peux aller jusqu'à La Mecque si tu veux.

- Bon. Combien?

- Oh! Tu veux l'acheter? Mais il n'est pas à vendre.

- Alors, pourquoi est-il là?

- Parce que c'est mon cheval personnel. Mais puisqu'il a l'air de te plaire, je veux bien consentir à te le céder.

- Combien? répète Fantômette qui commence à s'impatienter.

- Que le Prophète me change en ver de terre si je m'en sépare à moins de mille piastres! »

Fantômette ignore quel est le cours des chevaux en Zizanie.

Cela lui paraît un peu cher mais elle n'a pas le temps de marchander. Elle sort dix billets de cent piastres et les tend à l'homme qui s'empresse de les glisser dans sa poche avant que sa jeune cliente ne se ravise.

Tirant sa monture par la bride, elle traverse la place, s'arrête chez un sellier pour y faire l'emplette, sans trop discuter, d'une selle et d'une outre. Elle remplit l'outre à la fontaine publique, achète quelques fruits, saute en selle et s'engage dans l'avenue qu'ont prise les voleurs.

Dix minutes plus tard elle sort de la ville et suit le chemin qu'elle avait parcouru à moto, la veille. Tout en chevauchant, elle ne peut s'empêcher de passer en revue les événements qui se sont déroulés depuis son arrivée, et son esprit découvre peu à peu une série de faits bizarres, de coïncidences inexplicables. D'abord, il y a eu ce faux attentat sur la route de l'aérodrome. Comment Taleb Saïd était-il au courant de son arrivée? Ensuite, elle a filé les brigands, mais le Renard l'a rejointe, comme s'il l'avait suivie. Était-ce vraiment un hasard? Après, il y a eu ce curieux conte oriental, le Voleur de Samarcande, qui relatait mot pour mot son terrible supplice de la veille. Encore une coïncidence ? et aujourd'hui, cette soudaine arrestation. Comment la police a-t-elle retrouvé sa trace? Le commissaire savait qu'elle avait pris la moto. Qui donc l'avait prévenu ?

« C'est agaçant! J'ai l'impression qu'on m'espionnait en permanence. Que quelqu'un me surveille constamment... Même en plein désert, je ne me sens pas tranquille... C'est inexplicable... Il y a dans ce pays une atmosphère étrange... »

À plusieurs reprises, Fantômette se retourne, comme si elle craignait d'être suivie. Elle ne voit rien. En avant, il n'y a rien non plus : les voleurs ont suffisamment d'avance pour être invisibles. Mais notre jeune aventurière espère qu'ils feront halte au point d'eau, ce qui lui permettra de les rattraper.

Elle retrouve l'endroit où sa moto était tombé en panne, longe la piste suivie à cheval en compagnie de Taleb Saïd, puis, lorsqu'elle arrive à proximité de l'éminence d'où l'on peut apercevoir le gourbi, elle met pied à terre, s'avance prudemment et glisse un regard entre deux rochers, en direction de la petite construction.

Mais il n'y a personne. Elle remonte à cheval, s'approche du puits. Des traces d'humidité fraîche dans le sable indiquent que de l'eau a été puisée peu de temps auparavant. Fantômette fait boire son cheval, se désaltère elle-même, puis, protégée du soleil par sa melhafa, elle reprend sa route vers le Sud, en direction des Bosses de Chameau, à travers des dunes d'une blancheur aveuglante.

Ce n'est que trois heures plus tard qu'elle aperçoit, loin devant

elle, un nuage poudreux. Une heure de marche encore, et la jeune justicière s'est suffisamment rapprochée pour distinguer chacun des points noirs qui représentent des voleurs. Elle s'arrête quelques minutes sous l'ombre d'un rocher oblique pour laisser souffler sa monture, puis repart. Là-bas, devant elle, la masse ocre des Bosses de Chameau s'est rapprochée. La course du soleil commence à s'infléchir vers l'Ouest, et la chaleur diminue un peu. Encore trois quarts d'heure de progression à travers les sables et la rocaille, et les brigands parviennent au pied des Bosses, un ensemble chaotique formé par des éboulis, des blocs de roches tombés des flancs pelés de la montagne.

Les cavaliers longent ces éboulis en prenant la direction de l'est. Sans doute vont-ils se diriger vers un col ou une vallée car il est évident qu'ils ne vont pas tenter l'escalade, puisqu'ils restent en selle.

« J'ai l'impression que leur repaire doit être de l'autre côté des Bosses. Il y a sûrement un passage quelque part... une vallée ou une gorge... »



Fantômette maintient une distance raisonnable entre elle et les brigands, pour être bien sûre de ne pas se faire repérer. Au bout d'un quart d'heure environ, les voleurs contournent une arête rocheuse qui forme une excroissance sur le flanc de la montagne. Ils disparaissent un instant à la vue de la poursuivante. Quelques instants après, la jeune cavalière atteint à son tour le pan de muraille, le dépasse et pousse un cri de stupeur...

Les bandits se sont volatilisés.

Aussi loin que puisse porter la vue, il n'y a rien. Rien que du sable, des cailloux, de maigres racines. Stupéfaite, Fantômette se demande si les cavaliers ne se sont pas dissimulés entre les éboulis, en s'aplatissant sur le sol. Épuisant son cheval, elle le force à prendre le trot sur trois ou quatre cents mètres. Mais elle est bien obligée de constater que personne n'est caché là, et elle fait demi-tour.

« Ah! C'est insensé!... Ils étaient là, devant moi, à quelques dizaines de pas... Et le temps que j'arrive à l'arête, hop! Plus

personne... C'est de la magie ! Se sont-ils enfoncés sous la terre ? Un génie les a-t-il changés en cailloux ? À moins qu'ils ne se soient envolés sur un tapis... mais je les aurais vus en l'air... »

Alors que Fantômette regarde autour d'elle avec perplexité, elle aperçoit dans le lointain deux taches noires qui se découpent sur l'horizon. Un examen attentif lui permet de déceler qu'il s'agit de deux dromadaires. Ils semblent se diriger vers elle, ce qui la pousse à chercher une cachette parmi les éboulis. Son cheval est heureusement d'une couleur beige analogue à celle des rochers et, s'il ne bouge pas, il se confondra avec eux.

Notre jeune aventurière observe l'approche des deux méharistes. Ils longent le flanc de la montagne, comme l'avaient fait les voleurs, parviennent jusqu'à l'arête rocheuse, s'avancent vers la paroi puis s'immobilisent. Fantômette retient son souffle, se demandant ce qui va se passer. Le miracle va-t-il se produire ?

Un des méharistes met ses mains en porte-voix et crie à pleins poumons :

« Sésame ! Ouvre-toi ! »

Pendant un instant, le désert est silencieux. Puis, le phénomène incroyable se déroule sous les yeux de Fantômette. Un énorme pan de rocher pivote lentement, et une grande ouverture sombre apparaît dans la montagne. Les deux méharistes se remettent au pas, entrent l'un derrière l'autre dans le passage. Lorsqu'ils ont disparu, la porte de pierre se referme derrière eux avec un claquement sourd.



CHAPITRE XIII

Au cœur de la montagne

« Ah! Ces confitures de roses étaient délicieuses! soupira Boulotte, quel dommage que Françoise ne soit pas là!

- Je me demande où elle a pu passer, dit Ficelle d'un air sombre. Peut-être est-elle encore en train d'errer dans les souks du Khanapech. »

M. Broutefigues approuve d'un mouvement de tête.

« C'est probable. On peut se perdre très facilement dans ces petites rues.

- Vous avez raison, dit Ficelle. J'ai d'ailleurs composé un succulent poème sur le Khanapech qui dit exactement ça. Écoutez-moi avec une énorme attention :

*" Dans les ruelles du Khanapech
Croyez-moi, il n'y a pas mèche
De circuler, c'est très ardu.
On est facilement perdu
Même si l'on a un parchemin
Avec les noms des rues dessus
On perd bien vite son chemin
Et par les chiens on est mordu. "*

Ficelle se toit et regarde alternativement Boulotte et M. Broutefigues, attendant des compliments. Mais un petit vendeur de journaux entre dans la salle à manger en criant :

« Demandez Zigzag-Midi! Nouveaux exploits de Taleb Saïd! Il dévalise une perception! Tous les détails dans Zigzag-Midi! »

Le Méridional achète un journal et lit le texte à haute voix :

« L'insaisissable Taleb vient encore une fois de faire parler de lui. Une douzaine de ses hommes ont attaqué, dans le courant de la matinée, une recette-perception à Gardetri-Hadj, localité située à cent

cinquante kilomètres au nord de Zigzag. Les voleurs se sont emparés de vingt millions de piastres et d'un porte-plume appartenant au perceuteur. Malgré l'intervention rapide de la police qui était sur les lieux moins d'une heure après l'attaque, les voleurs n'ont pu être retrouvés. »

Ficelle secoue la tête en faisant « tss... tsss » entre les dents. Elle hausse les épaules, regarde au plafond d'un air excédé et grogne :

« Ah! Là là! si le gouvernement zizanien faisait appel, à Fantômette, les voleurs seraient bien vite arrêtés! »

M. Broutefigues sourit.

« Tu veux parler de cette gamine qui porte un masque?

- Oh! gamine, c'est vite dit! Elle a fait des choses fantastiques, vous savez! »

M. Broutefigues ne paraît pas très convaincu.

« Bah! peut-être... mais si elle était ici, je me demande ce que cela changerait. Taleb Saïd est très fort, et il a des complices partout. Cette pauvre Fantômette, je ne la vois pas s'attaquant à une pareille bande... Non. Peuchère! Elle s'y casserait le nez!

- Eh bien, insiste Ficelle, si elle était ici, vous verriez, vous verriez!... »

La grande fille, yeux mi-clos, hoche la tête en remuant son index. Elle réfléchit une seconde, puis déclare :

« J'ai une idée surfine! Je vais la convoquer. Voilà, c'est ça. Je vais faire appel à Fantômette.

- Et comment t'y prendras-tu? Tu as donc son adresse?

- Oh! C'est simple comme bonsoir. Je vais envoyer une lettre et sur l'enveloppe j'écrirai "Fantômette, France" Je suis sûre que ça arrivera. Je vais demander du papier au bureau. »

Ficelle se procure de quoi écrire et rejoint Boulotte et M. Broutefigues qui sirotent du café. La grande fille s'apprête à rédiger sa lettre en tirant une langue démesurée, quand il lui vient une autre idée aussi surfine que géniale :

« J'y suis! Je vais confectionner mon appel en vers de poésie. Ce sera bien plus joli. Allons-y... »

Et d'un seul mouvement, avec une inspiration remarquable, Ficelle compose cet admirable quatrain :

*Je fais appel à Fantômette
Qui est vive comme une allumette
Elle doit avec beaucoup d'ardeur
Arrêter les vilains voleurs.*

*

**

Pendant un moment, Fantômette reste immobile, figée par la

surprise. Les prodiges décrits dans le conte d'Ali-Baba sont donc réels? C'est renversant! Et pourtant, elle vient d'assister au miracle...

« Eh bien, puisque je connais la formule magique, je n'ai plus qu'à l'essayer... Moi aussi, je dois pouvoir entrer dans le repaire des quarante voleurs! »

Elle se remet en selle, s'approche de la paroi rocheuse et crie d'une voix forte :

« Sésame! Ouvre-toi! »

Une seconde d'attente, puis le phénomène se reproduit : la montagne s'ouvre. Fantômette hésite un instant devant cette bouche noire, puis elle se décide, presse les flancs du cheval qui s'engage dans ce qui paraît être un tunnel.

Le contraste entre la vive lumière de l'extérieur et la nuit fraîche qui règne dans ce passage est tel que Fantômette ne distingue d'abord rien. Elle avance à l'aveuglette. Puis ses yeux s'habituent à la pénombre, et elle se rend compte que le tunnel est légèrement éclairé par un point lumineux qui apparaît au loin, devant elle. À mesure qu'elle s'avance dans le passage, ce point lumineux grandit, s'élargit, et notre cavalière comprend qu'il s'agit de l'extrémité du passage : c'est la sortie. Ce tunnel traverse donc toute l'épaisseur de la montagne. Depuis quand existe-t-il? Un an? Dix ans ou dix siècles! Et qui a pris la peine de faire ce travail? Un génie, peut-être...

Avec impatience, Fantômette se demande ce qu'elle va trouver en sortant. Le désert à nouveau, ou une vallée? Malgré sa hâte, de savoir, elle retient sa monture. Les voleurs sont peut-être encore près de la sortie. Pour plus de sûreté, elle met pied à terre, s'avance au pas, lentement. Lorsqu'elle arrive au débouché du tunnel, elle s'arrête, regarde.

« O! Mille pompons! Je rêve, ma parole... »



Ce qu'elle découvre avec émerveillement est un paysage aussi inattendu qu'admirable. Ce n'est ni le désert, ni une vallée. Fantômette vient d'arriver au milieu de la montagne, dans un cirque ouvert vers le haut, une immense cuvette, un cratère de volcan éteint. Et ce qu'elle

peut contempler, dans le fond de cette cuvette naturelle, c'est un parc planté d'arbres, un jardin aux dix mille plantes, aux cent mille fleurs. Partout, des pelouses, des bassins où nagent des cygnes, des vasques surmontées de jets d'eau, des fontaines qui alimentent de petites rivières bordées de roseaux. Et au centre de ce parc, flottant comme un vaisseau sur un océan de gazon, un admirable, un superbe, un splendide, palais. Et quel palais! Des coupoles d'or étincelant, des arcs de marbre, des minarets, des toitures en bulbe couvertes de tuiles d'argent. Partout, des ornements, des mosaïques, des balcons finement sculptés, des portes en ébène cloutées de pierres précieuses.



Elle découvre un paysage aussi inattendu qu'admirable.

« Un palais des Mille et Une nuits! Aussi beau que celui du Calife de Bagdad... Qui pourrait se douter qu'une telle merveille est cachée au cœur de cette montagne? »

Éblouie ravie par l'agrément des lieux, Fantômette fait quelques pas. Des senteurs de jasmin et de roses flottent dans l'air frais. Des oiseaux aux plumages multicolores volent entre les citronniers, se posent auprès des jardiniers enturbannés qui arrosent avec soin chaque pied de grenadier, chaque fleur de lis. Sous l'ombre d'une tonnelle où s'enlacent des aloès, une esclave chante en pinçant les cordes d'une mandore.

Si Ficelle était là, elle pourrait dire :

« *Ce séjour enchanteur est empreint de beauté.*

Tout respire le calme et la sérénité. »

Sur la droite du palais, un peu à l'écart, s'élèvent les bâtiments blancs d'une mahrzen – une écurie. C'est là que les cavaliers et les méharistes sont allés conduire leurs bêtes. Fantômette s'enveloppe étroitement dans la melhafa, et d'un pas tranquille, tirant son cheval par la bride, elle le conduit dans cette direction. Les jardiniers ne lui jettent au passage qu'un coup d'œil indifférent.

Les voleurs sont sortis de l'écurie pour se diriger vers un groupe d'habitations construites en arrière du palais. Il y a là un village qui n'est pas sans rappeler le quartier populeux du Khanapech. Notre amie attache la bride de sa monture à un anneau de fer puis, toujours aussi calme, elle va vers le village.

La voie principale ressemble à la rue commerçante où Ficelle a acheté son tapis volant. Il y a là également des petites échoppes de rôtisseurs, des marchands de sucreries et deux ou trois cafés. Fantômette parcourt la rue jusqu'à son extrémité qui se termine à l'entrée d'un parc où un bassin de porphyre sert de piscine à de magnifiques flamants roses. Songeuse, elle revient sur ses pas.

« Dire que cette cité est inconnue! Elle ne figure pas sur les cartes géographiques... Pourtant, si un avion survolait le cratère, il la découvrirait... »

Elle retourne près du palais, indécise, un peu étourdie par l'atmosphère de rêve qui l'entoure. Près d'elle, une vasque de marbre fait entendre un frais clapotis de gouttelettes. Fantômette met ses mains en coupe, les plonge dans l'eau claire, boit avec délices...

« Mamoiselle! Mamoiselle! »

Elle se retourne. Celui qui vient de l'appeler est un jeune garçon vêtu de soie rouge, coiffé d'un joli turban blanc. Il porte aux pieds des babouches de cuir fin ornées de broderies d'or. Il s'incline, se redresse et annonce fièrement :

« Mamoiselle, je m'appelle Mourad. Je suis chargé de te conduire au palais. Suis-moi, s'il te plaît! »

Puis il tourne le dos et marche d'un pas décidé vers le palais, bien certain qu'on va le suivre avec soumission.

À la fois surprise, amusée mais pourtant quelque peu inquiète, Fantômette emboîte le pas au petit personnage qui la conduit, à travers les jardins, jusqu'à une porte monumentale gardée par deux guerriers hauts comme des tours et armés de sabres fort imposants.

La porte est franchie sans que les gardes interviennent. Mourad paraît donc pouvoir circuler à sa guise dans ce palais. On traverse une cour dont le sol est orné de céramiques multicolores, puis, après avoir passé une autre porte, on découvre une seconde cour, un patio entouré d'une colonnade, au centre duquel des jets d'eau fusent et retombent en pluie dans un bassin. Nouvelle porte en bois sculpté cette fois, et Fantômette entre dans une sorte de vestibule couvert de tapis. Il y a là encore deux gardes imposants, armés de mitraillettes plus efficaces que les sabres de parade de leurs collègues du dehors.

Le petit Mourad frappe sur un gong trois fois plus grand que lui, dont le bong-bong fait trembler les peaux de chèvres tendues sur les murs. Puis il soulève un rideau de soie et dit :

« Entre! Le Calife t'attend. »

Fantômette hésite une seconde. Le calife! Va-t-elle donc rencontrer un nouvel Haroun-al-Raschid?

« Bah! On verra bien... Il ne va pas me manger... »

Elle gonfle d'air ses poumons et franchit résolument la porte.



CHAPITRE XIV

Le Calife

Fantômette vient de pénétrer dans une très vaste salle coiffée de multiples coupoles que soutiennent des colonnes argentées. Aux murs, des tentures de soie bleue. Sur le sol, d'épais tapis de laine blanche. Un peu partout, des coussins brodés, des poufs. Quelques tables basses incrustées d'ivoire. Dans un coin, un brûle-parfum en or ciselé répand des vapeurs odorantes.

Au milieu d'un cercle de jeunes filles vêtues de lamé d'or, parées d'anneaux d'argent et de pierres précieuses, un homme assis en tailleur sur un coussin de cuir blanc fume un narguilé. Son costume est analogue à celui du petit Mourad, mais entièrement de soie blanche.

Quelques petits rires et gloussement accueillent l'apparition de Fantômette. L'homme obtient un silence immédiat en levant une main où scintille un énorme diamant, puis il fait signe à notre amie de s'avancer.

« Approche, Fantômette. Puisque tu as voulu me voir, me voici!

»

Fantômette tressaille. Cette voix, elle l'a déjà entendue. Elle fait quelques pas, examine le visage du Calife qu'éclaire un sourire ironique. Il demande :

« Tu me reconnais? Tu m'as déjà vu, n'est-ce pas? Cherche bien... Ça va te revenir... Ça y est? Tu as trouvé? Mais oui, c'est bien moi.

- Achmed, murmure Fantômette, Achmed le conteur...

- Hé, oui! L'Achmed revêtu de guenilles, qui distrait les pauvres diables du Khanapech en leur racontant des histoires merveilleuses.

- Et vous n'êtes pas seulement Achmed... Vous êtes aussi...

- Taleb Saïd. Oui, ma chère. Le Seigneur Renard qui t'a prise sur la croupe de son cheval quand tu étais en panne de moto. »

Le Calife laisse Fantômette se remettre de sa surprise. Quel

étrange personnage! Un jour, il est ce misérable conteur, ce baladin des rues auquel on ferait volontiers l'aumône. Le lendemain, c'est un terrible chef de bande, un pillard qui dévalise les banques. Un autre jour, c'est le souverain richissime d'une ville secrète.

Le Calife a suivi le cheminement de la pensée de Fantômette. Il lève trois doigts.

« Oui, il y a trois personnes en moi. Le Renard, le Sultan et le Conteur. Je suis un voleur pour pouvoir amasser les richesses qui m'ont permis d'édifier cette cité et de l'embellir chaque jour. Une cité que j'ai appelée Serra, ce qui en arabe signifie *la cachée, la secrète*. On retrouve les mêmes lettres dans le mot serrure. Je suis aussi Calife pour gouverner Serra, et enfin je suis un conteur pour me distraire, pour m'amuser. Mais ne reste pas debout, amie. Assieds-toi. Aïché, sers du thé à notre honorable visiteuse. »

Une jeune fille présente un plateau d'or à Fantômette qui vient d'enlever sa melhafa et apparait dans son costume d'aventurière. Une autre femme change l'eau parfumée d'un narguilé. Une troisième saisit une guitare et en tire quelques accords. Après avoir servi le thé, Aïché prend un éventail de plumes de paon et l'agite au-dessus de la tête du Calife. Fantômette sirote son thé, réfléchissant. Puis elle dit :

« Puis-je vous poser une question, monsieur?

- Ne m'appelle pas monsieur. Ici, je suis Commandeur des Croyants. Tu peux me poser une question.

- Merci, Commandeur des Croyants. Je voudrais savoir comment fonctionne votre porte d'entrée. »

Le Calife éclate de rire.

« Ha! Ha! Tu veux savoir comment s'ouvre la porte? Tous les gens qui viennent ici pour la première fois posent la même question. Eh bien, je puis te répondre, car à Serra ce n'est un secret pour personne. La porte de la montagne s'ouvre de la manière la plus simple du monde.

- Vraiment? Mais... la formule magique? »

Taleb Saïd sourit.

« Ne dit-on pas que vous autres, les Occidentaux, vous ne croyez pas à la magie?

Fantômette se mord les lèvres, vexée. Il n'y a donc pas de sorcellerie dans ce système d'ouverture? Oui, évidemment. Alors, si la porte ne s'ouvre pas toute seule, c'est que...

La jeune aventurière fait claquer ses doigts.

« J'y suis! Il y a quelque part un portier, une sorte de concierge qui ouvre le passage quand il entend crier "Sésame, ouvre-toi!"

- Tu as trouvé. Il se tient dans une sorte de niche que tu n'as pas remarquée, au-dessus de la sortie. Quand un nouvel arrivant crie, sa voix passe par une petite faille peu visible de l'extérieur, se

répercute au long du tunnel et parvient jusqu'aux oreilles de notre homme que tout le monde ici appelle Sésame. Il n'a plus qu'à tirer sur une corde pour faire pivoter le pan de muraille. C'est moi qui ai imaginé ce système.

- C'est ingénieux.

- Très. Je suis d'ailleurs extrêmement intelligent.

- Et ce tunnel, est-ce vous qui l'avez creusé? »

Le Calife hoche la tête.

« Non, c'est un passage naturel que j'ai découvert il y a bien des années. J'étais alors enfant, et j'accompagnais une caravane de cinquante dromadaires chargés de nitrates, si j'ai bon souvenir. Un soir, nous avons fait halte au pied de la montagne. Je m'amusais à grimper sur les éboulis lorsque je découvris une fente dans la roche, une sorte de crevasse étroite dans laquelle je réussis à me glisser. Je croyais que c'était l'entrée d'une caverne, mais il s'agissait d'une galerie qui menait jusqu'à l'intérieur du cratère. Un cratère désertique où ne poussaient que quelques brins d'herbe. Mais ces herbes indiquaient la présence d'eau sous le sol, et j'entrevis dès cet instant la possibilité de bâtir là une ville... Je gardai ce secret pour moi, et la vision de cette cité cachée fut le grand rêve de toute ma jeunesse. Il y a trois ans, quand je commençais à écumer la Zizanie, je conduisis mes compagnons jusqu'au cratère, et nous commençâmes à creuser des puits. Ensuite, nous fîmes venir des ouvriers en grand secret, et la ville s'édifia. Aujourd'hui, les travaux d'embellissement se poursuivent, et nous continuons à creuser d'autres puits pour alimenter de nouveaux bassins. Yasmina, sers donc des confitures de roses à notre invitée. Mais dis-moi, Fantômette, puisque tu viens de visiter Serra, que penses-tu de cette cité?

- C'est un endroit superbe, et le séjour m'a l'air très agréable.

- Je suis enchanté de te l'entendre dire! Et puisque le lieu te plaît, tu vas avoir tout loisir d'en profiter. Zoreïda, apporte-nous un bassin d'orangeade.

Un grelot se met à tinter dans la tête de Fantômette.

Une sorte de signal d'alarme, provoqué par la phrase inquiétante du Calife : *Tu auras tout loisir d'en profiter*. Que veut-il dire par là?

D'un ton insouciant, elle demande :

« Vous me proposez de rester quelques jours? »

Taleb Saïd croque un grain de muscat et répond de même :

« Ou quelques années. »

Cette fois-ci, notre jeune héroïne a compris. Le Calife la tient, il ne la lâchera plus. Elle est prisonnière. D'un ton sec, elle pose une question :

« Vous avez donc l'intention de m'empêcher de repartir? »

Taleb Saïd hausse les épaules.

« Personne ne peut s'échapper de Serra. D'ailleurs, même en supposant que tu puisses en sortir, tu trouverais le désert autour, qui est la meilleure des barrières. Tu n'irais pas loin, crois-moi. Mes hommes auraient vite fait de te rattraper. Ils t'attacheraient de nouveau à un rocher, et sois certaine que personne ne viendrait te libérer. D'ailleurs, pourquoi te sauverais-tu? N'est-on pas bien ici? Tu as dit toi-même que le séjour est fort agréable... Allons, n'y songe plus, et goûte plutôt cette orangeade... elle est délicieuse! Après quoi, Yasmina te montrera ton appartement. Je suis certain qu'il te plaira. Si tu as besoin de quelque chose, n'hésite pas à le demander. Ici, tu auras tout ce qu'il te faut. »

Fantômette se rend bien compte qu'il est inutile de résister, du moins pour l'instant. Elle prend le parti d'accepter son sort en attendant de voir venir les événements. Plus tard, elle pourra peut-être mettre sur pied un plan d'évasion.

Elle boit donc son orangeade, se lève, salue le Calife et sort à la suite de Yasmina.





CHAPITRE XV

Où l'on reparle d'un pouf

Yasmina conduit Fantômette jusqu'à l'appartement qui se compose de deux pièces : un salon et une chambre. En fait, on ne saurait dire exactement quel est le salon et quelle est la chambre, car l'ameublement est à peu près le même. On retrouve les tapis de laine, des tentures de soie sur les murs, des colonnettes, une table basse et des coussins. Quelques coffres d'ébène et un brûle-parfum complètent le mobilier. La seule différence réside dans l'harmonie des tons. Le salon est rouge et ocre, la chambre est à base de bleu.

Fantômette jette un coup d'œil circulaire sur ce qui l'entoure, murmure :

« Ça manque un peu de télévision et de salle de bains... »

Yasmina répond vivement :

« Oh! Tu sais, il y a une télévision dans une autre chambre. Le Calife nous permet de la voir de temps en temps, quand il est content de nos services. Et il y a une grande salle de bains à côté. Viens, tu vas voir... »

Yasmina entraîne Fantômette dans une vaste salle décorée de mosaïques vertes, dont la partie centrale est occupée par deux bassins octogonaux, creusés dans le sol, où l'on peut descendre par des escaliers qui s'enfoncent dans l'eau.

« Tu vois, il y a un bassin d'eau froide et un d'eau chaude. Tu veux prendre un bain? Attends... »

Yasmina frappe sur un gong, ce qui provoque l'apparition de deux jeunes servantes porteuses de serviettes, de sels de bain et de parfums. Fantômette s'empresse d'ôter son costume d'aventurière pour se plonger dans l'eau chaude.

Après le bain, les servantes apportent un costume oriental formé d'un pantalon bouffant de soie jaune, un corsage de satin blanc, un gilet de velours noir orné d'arabesques d'or. On chausse

Fantômette de babouches en cuir rouge, on lui passe aux bras d'innombrables bracelets, on lui met au cou des chaînes d'or, on complète la coiffure avec un diadème dont les diamants semblent parfaitement véritables.

Fantômette se regarde alors dans un miroir qu'on lui présente, et pousse un cri de surprise.

« Une vraie princesse des Mille et Une nuits! Je ressemble à Shéhérazade... »

En effet, elle n'a plus rien d'une Occidentale. Yasmina la ramène à son appartement, frappe de nouveau sur un gong, par quatre fois. Nouvelle apparition de deux servantes (deux autres) qui apportent des plateaux chargés de pâtisseries et d'un service à thé. Fantômette demande à Yasmina :

« On va encore manger?

- Mais oui. C'est l'heure du thé. Tu sais, nous n'avons pas grand-chose à faire, dans ce palais. Alors, nous mangeons souvent. Cela nous fait passer le temps...

- Dommage que Boulotte ne soit pas ici...

- Tu dis?

- Rien, rien. »

Tout en buvant son thé, notre jeune aventurière réfléchit. S'habiller en princesse et manger du rahat-loukoum, c'est amusant. Mais à condition que cela ne dure pas éternellement. Il va maintenant falloir songer sérieusement à quitter Serra, à retourner à Zigzag et à faire arrêter ce coquin de Taleb Saïd qui a un bien beau palais, mais qui est tout de même un voleur. Premier point : sortir des appartements du Calife.

« Dis-moi, Yasmina, les gardes qui ont des mitraillettes, ils sont toujours là?

- Ah! oui.

- La nuit, aussi?

- Bien sûr, ils sont relevés toutes les deux heures.

- Et quand tu sors du palais... »

Yasmina lève les sourcils, surprise.

« Mais... nous ne sortons jamais du palais.

- Pourtant, j'ai vu des jeunes femmes dans le village qui se promenaient librement.

- Parce qu'elles n'appartenaient pas au personnel du Palais. Mais nous, nous n'avons pas le droit de franchir la porte,»

Fantômette fait la grimace.

« Ça commence bien! Il va falloir que je trouve un génie dans une bouteille qui me changera en souris. Alors, je pourrai me glisser discrètement dehors...

- Tu veux donc te sauver, Fantômette?

- Oui. J'ai du travail qui m'attend en Europe, moi! Il faut que j'arrête le Furet qui s'est évadé une fois de plus, que je retrouve la Joconde qui a été volée la semaine dernière... que sais-je! Je ne peux pas rester ici pendant mille et une nuits! »

Yasmina secoue la tête.

« Il ne faut pas y songer. Tu verras, tu t'habitueras à vivre ici. D'ailleurs, nous avons tout ce que nous désirons. Veux-tu que l'on t'apporte de quoi faire des broderies? Ou une mandore pour jouer de la musique? »

Pensivement, Fantômette entortille une de ses boucles noires autour de son index. Une idée commence à se faire jour dans son cerveau.

« Tu dis, Yasmina, qu'on peut se faire apporter ce que l'on veut?

- Mais oui.

- Un tapis, par exemple? Ou un pouf?

- Bien sûr.

- J'ai aperçu un pouf rouge dans une des boutiques de Serra...

- Tu peux l'avoir, c'est très facile.

- Et s'il ne me plaît pas, si je veux le changer au bout de deux jours?

- On le ramènera et on t'en donnera un autre. Je te répète, nous sommes enfermées, mais notre Calife fait tout ce que nous lui demandons.

- Très bien. Alors, dans ce cas, je veux que l'on m'apporte ce pouf le plus vite possible.

- Je vais donner des ordres pour que ce soit fait. »

Yasmina sort de l'appartement. On l'entend parlementer avec le petit Mourad, puis elle revient, souriante :

« Tu l'auras dans un quart d'heure.

- Merci, Yasmina. Maintenant, je vais suivre ton conseil et faire un peu de broderie. Peux-tu m'apporter du fil et des aiguilles?

- Bien sûr! »

Yasmina sort, revient avec un nécessaire de broderie comprenant en particulier un cadre de bois sur lequel est tendu un carré de soie. Avec l'application d'une jeune fille de bonne famille du siècle dernier, Fantômette commence son travail de broderie. Trois coups de gong retentissent.

Yasmina se lève.

« Ah! Voici le Maître qui revient. »

Le Calife refait son apparition, précédé de deux hommes qui portent le pouf rouge. Souriant, il déclare :

« J'ai tenu à t'apporter moi-même ce pouf, chère Fantômette. Mais je vois que tu es vêtue comme une véritable Zizaniennne. Ce

costume te va beaucoup mieux que ton déguisement... Et tu es en train de broder? Voilà une excellente occupation... Parfait, parfait! Tu vois, tu t'habitueras très vite à vivre dans mon palais, et tu auras tôt fait d'oublier cette absurde vie occidentale. Je suis très content pour toi. »

Visiblement satisfait du nouvel état de la jeune aventurière, il sort en se frottant les mains.

Fantômette murmure entre ses dents :

« Attends un peu, mon bonhomme! Je vais t'en donner, de la satisfaction. Si tu crois que je vais prendre racine entre tes quatre murs de soie, tu te fourres le doigt dans l'œil jusqu'au turban! »

La soirée se passe en bavardage, parmi les plateaux de fruits confits et les carafes de sirop d'orgeat. Un peu avant d'aller se mettre au lit, Fantômette prend Yasmina à part.

« J'ai bien considéré ce pouf rouge, et toute réflexion faite, j'en préférerais un d'une autre couleur. Un bleu si possible, qui serait assorti à ma chambre.

- C'est facile, Fantômette, je vais demander qu'on l'emporte tout de suite et...

- Non, non. Demain matin, ce sera assez tôt. Mais si je dors encore, qu'on ne me réveille pas.

- Entendu! Bonne nuit, Fantômette.

- Bonne nuit, Yasmina! »



Une fois seule, notre jeune aventurière se met à découper le pouf pour en sortir la bourre de coton qui le remplit. Lorsqu'il est aux trois quarts vide, elle fourre cette bourre sous son drap de lit, ce qui donne l'impression que quelqu'un s'y trouve couché. Pour compléter l'illusion, elle effiloche les poils d'un coussin recouvert d'astrakan noir, et dispose cette masse touffue qui imite une chevelure, à la tête de son lit. Après quoi, elle revêt son costume d'aventurière, s'allonge sur le tapis et dort quelques heures.

Quand l'aube apparaît, elle s'enveloppe dans la robe arabe qu'elle a conservée, se cache à l'intérieur du pouf et en recoud les

bords, intérieurement, en utilisant le fil et l'aiguille à broder.

Puis elle attend.

Elle a pris soin de laisser une légère ouverture pour pouvoir respirer, mais cette enveloppe de cuir lui tient chaud.

« Vivement qu'on vienne me changer ce pouf, parce que je sens que je vais cuire à l'étouffée... »

Au bout d'une heure de ce bain de vapeur, des bruits de voix se font entendre, puis un chuchotement.

C'est Yasmina qui dit à voix basse :

« Posez ce pouf bleu ici et reprenez le rouge. Ne faites pas de bruit, elle dort encore. »

Fantômette sent qu'on la soulève, qu'on la porte à travers les salles du palais. Elle est en train de se féliciter de son stratagème, quand une voix s'élève, celle du Calife. Fantômette sent que les porteurs s'arrêtent.

« Mille pompons! Ça allait trop bien... »

Elle entend Taleb Saïd qui parle avec les deux hommes. Sans doute leur demande-t-il pourquoi ils remportent le pouf rouge. Après quelques palabres, il dit : "Mlih, emchi!" (C'est bon, allez!), et les porteurs repartent, au grand soulagement de notre amie.

Cinq minutes plus tard, elle se rend compte qu'on pose le pouf à terre. Où? Probablement dans la boutique d'où il provient C'est ce qu'elle vérifie en glissant son regard par la fente. Elle se trouve en effet dans un souk de Serra. L'échoppe est encombrée de sacs, de coussins en cuir, de tapis roulés et d'amphores en terre cuite. Le marchand se tient pour l'instant sur le seuil, humant l'air frais du matin.

Cela ne fait pas du tout l'affaire de Fantômette qui se demande comment elle va s'y prendre pour lui passer sous le nez.

La réponse vient d'elle-même. Au bout de cinq minutes, il prend au marchand le désir de déguster une tasse de thé dans un petit café voisin, et il quitte son échoppe. Aussitôt, Fantômette coupe les fils qui maintenaient le pouf fermé, sort de cette enveloppe, se cache sous les plis de sa melhafa et sort sans se presser. Elle s'attend à être interpellée d'une seconde à l'autre, mais rien ne se passe.

En poursuivant sa marche d'un pas tranquille, elle sort du village, se rend à l'écurie. Son cheval s'y trouve toujours, qui mâchonne une feuille de maïs. Fantômette le détache, sort de l'écurie en décrochant une outre au passage. Elle la remplit à l'abreuvoir, l'accroche à la selle, monte sur le cheval et se dirige vers l'entrée du tunnel. Un coup d'œil discret autour d'elle lui permet de voir les jardiniers au travail dans le parc. Pour l'instant, personne ne s'occupe d'elle.

« Jusqu'à présent, tout marche le mieux du monde. Espérons que cela va continuer! »

Elle s'approche maintenant du trou noir au fond duquel se trouve la liberté. Au-dessus de ce trou, elle remarque maintenant une niche creusée dans le roc, à trois ou quatre mètres du sol. Là-dedans se tient un homme accroupi, qui tient une corde. En relâchant cette corde, il ouvre la porte de pierre, en la tirant, il la referme. Fantômette lève les yeux vers lui et crie :

« Sésame! Ouvre-toi! »

Contrairement à ce que notre aventurière espérait, l'homme ne tire pas sur la corde. Il se contente de faire « non » en bougeant la tête.

Fantômette insiste :

« Comment? Tu ne veux pas ouvrir? Mais je viens de te donner le mot de passe : « Sésame, ouvre-toi! »

Le portier boche la tête.

« Ça, c'est la formule pour entrer. Mais pour sortir, c'est une autre formule.

- Ah? Bon. Et quelle est-elle?

- Il faut me dire « Vive le Calife! »

- Très bien. Vive le Calife!

- Comme ça, ça va. »

Et Sésame tire sur la corde avec un grand sourire. Fantômette s'empresse de s'engouffrer dans le tunnel avant que le naïf portier ait l'idée de refermer.





CHAPITRE XVI

La soif !

Lorsqu'elle débouche hors de la montagne, notre jeune aventurière est frappée par la chaleur, avec la brutalité d'un coup de fouet. Et pourtant, le soleil est encore loin d'avoir atteint le plus haut point de sa course. Le contraste avec le site de Serra est violent. Autant les jardins sont frais, autant le désert est brûlant.

« Maintenant, il s'agit de mettre le plus d'espace possible entre Taleb Saïd et moi. Heureusement qu'il n'a pas encore découvert ma fuite! »

Elle se retourne pour voir si la porte de pierre est bien refermée, et pousse, un cri : le passage est ouvert, et des méharistes apparaissent, qui foncent vers elle à grandes enjambées de dromadaires.

« Mille millions de pompons! Ils auraient pu attendre une heure ou deux! Maintenant, tout est raté! »

Des détonations éclatent, et la fugitive perçoit nettement le sifflement des balles qui passent près d'elle et vont se perdre dans le sol en soulevant des petits nuages de sable. Elle pique des deux, met son cheval au galop. Pendant quelques minutes, sa monture semble prendre un peu d'avance. Puis, petit à petit, les dromadaires regagnent le terrain perdu.

« Qu'est-ce que je vais faire? J'abandonne? Je fais demi-tour? C'est Taleb Saïd qui va rigoler! »

Elle galope sur une étendue de sable où des rochers sont semés au hasard, comme une poignée de cailloux jetée sur une plage. Fantômette tente une manœuvre hasardeuse, désespérée. Tout d'abord, elle décroche la précieuse outre, puis, alors que le cheval passe à côté d'un roc qui a, à peu près, le volume d'une voiture, elle se laisse rapidement glisser à terre et roule dans le sable jusque derrière l'obstacle contre lequel elle se blottit. Le nuage de poussière soulevé par les sabots de son cheval a-t-il été suffisant pour dissimuler son mouvement?

Après quelques instants d'angoisse, elle voit défiler au niveau

de ses yeux les pieds élastiques des dromadaires, qui s'étalent et s'élargissent sur le sable comme des ballons mal gonflés. Les hommes de Taleb Saïd continuent de tirer des coups de fusil de temps en temps, en criant "Amel elkalb⁴" pour s'encourager. Apparemment, la ruse de Fantômette a réussi. Les brigands pourchassent un cheval qui a perdu sa cavalière, et qui va les entraîner au loin.

Quand elle juge qu'il n'y a plus de danger immédiat, Fantômette reprend son outre et se met en marche du côté opposé à la montagne, mais en appuyant légèrement vers l'ouest, pour ne pas se trouver nez à nez avec les bandits lorsqu'ils reviendront. Car ils reviendront, évidemment, et ils se feront tirer ou couper les oreilles par le Calife.

Après une demi-heure de marche, Fantômette se débarrasse de sa melhafa qui ne la protège pas du soleil, mais au contraire lui tient chaud. La marche dans le sable est lente, pénible, les pieds s'enfoncent, patinent dans ce sol sans consistance, et donne l'impression que l'on n'avance pas. De temps en temps, la jeune justicière se retourne et constate avec ennui que les Bosses de Chameau semblent toujours aussi proches. Si sa marche est lente, en revanche, Fantômette remarque avec satisfaction qu'il n'est pas fatigant du tout de porter l'outre d'eau.

En fait, elle paraît même s'alléger à mesure que le temps passe. Cet allègement finit même par paraître tout à fait étrange.

« Ah! Ça... mais... est-ce que?... »

Elle soulève l'outre pour l'examiner, et s'aperçoit avec effarement qu'un filet d'eau en coule. Elle est percée!

« Malheur! C'est une des balles de fusil qui est passée à travers! Elle est aux trois quarts vide! »

Cette alarmante découverte fait réfléchir Fantômette, son affaire se présente mal. Des kilomètres et des kilomètres de sable et de pierraille avec seulement quelques gorgées d'eau pour tenir le coup...

« Il va falloir que ma bonne étoile se réveille sérieusement! »

Elle tient l'outre la tête en bas pour que le précieux liquide ne puisse plus s'écouler par le trou, s'essuie le front avec son bonnet et allonge le pas en se promettant de boire dix verres de limonade lorsqu'elle parviendra à Zigzag.

Au bout de trois heures de marche, elle se retourne. Les montagnes ne sont guère éloignées. Les méharistes n'ont pas reparu. Le soleil est maintenant à la verticale, et notre héroïne commence à regretter sérieusement la froide brume de la région parisienne.



« Et dire qu'en ce moment, il y a des gens qui se gèlent les pieds en Alaska! Ah! Cette planète est décidément mal faite... »

Encore une heure de marche, et elle boit quelques gorgées d'une eau tiède, presque chaude. La fatigue commence à se faire sérieusement sentir. Mais Fantômette sent bien qu'elle ne peut pas s'arrêter, sinon elle n'aura pas le courage de se remettre en route.

Elle avance maintenant d'un pas mécanique, comme un robot, sans plus penser à rien d'autre qu'un grand verre de limonade fraîche, ou un diabololo-menthe... ou une citronnade avec des glaçons... ou un jus d'ananas...

De temps en temps, une large flaque d'eau apparaît à l'horizon, d'un blanc gris, semblable à un lac. Mais Fantômette a encore assez de lucidité pour comprendre que ce n'est qu'un mirage, une illusion d'optique créée par le passage des rayons lumineux dans une couche d'air surchauffée, au ras du sable.

« J'ai soif, mille pompons! Je n'ai jamais eu aussi soif! Je donnerais bien cent milliards, que je n'ai d'ailleurs pas, pour un verre d'eau gazeuse, avec une goutte de grenadine... Tiens, ça me rappelle l'histoire du bonhomme qui se traînait dans le désert, comme moi en ce moment, et qui criait « Du champagne! Du champagne!... »

Elle a bu les dernières gouttes contenues dans l'outre qu'elle a abandonnée, et elle poursuit sa marche harassante.

Ces maudites montagnes ne s'éloignent toujours pas. Le sable est de plus en plus mou. La chaleur ne cesse de s'accroître. Fantômette a la nette impression de piétiner sur place, comme dans un cauchemar.

« Je n'avance pas, mille millions de bouteilles d'eau fraîche! Ou alors, ce sont les Bosses de Chameau qui me poursuivent... C'est ça... la montagne se déplace derrière moi... Elle va finir par me rattraper... Et là-bas, Zigzag recule à mesure que j'avance... C'est effrayant! »

Un pas en avant, encore un, encore un autre. Le soleil a un peu baissé, et l'ombre de Fantômette commence à se traîner derrière elle. Ce n'est qu'au bout d'une heure que notre héroïne constate ce

fait.

« L'ombre est en arrière... Je vais vers le soleil... Donc vers l'ouest... Vers l'ouest? Mais... Zigzag est au nord! »

Subitement, elle se rappelle qu'après avoir laissé passer les méharistes, elle a voulu faire un crochet, et s'est dirigée vers l'ouest... Après, elle a oublié de revenir vers le nord!

« Malheur! Je viens de marcher pendant des heures dans une mauvaise direction! Je ne me suis pas du tout rapprochée de Zigzag! »

Que faire maintenant? Reprendre la bonne route? Revenir à Serra?

« Je n'en peux plus... Je m'arrête... J'ai besoin de me reposer... »

Fantômette se laisse choir sur le sable, ferme les yeux. Ce qu'elle voit maintenant, ce n'est plus la longue étendue blanche du désert, c'est un gros disque rouge qui danse comme un ballon au bout d'un fil. Le ballon devient violent, bleu foncé, puis presque noir. Il grossit, grossit jusqu'à remplir tout l'espace.

Il fait nuit. Voilà, c'est une nuit noire, totale, définitive...



Fantômette se laisse choir sur le sable, ferme les yeux.



CHAPITRE XVII

De bien chers frères

Un bourdon ou une grosse abeille. Bzzzz... Bzzzz... Bzzzz... Ça ronfle, ça vibre. Non, ce n'est pas une abeille, c'est un bruit d'autobus... ou de camion peut-être... À moins que ce ne soit un engin de chantier... Une pelle mécanique ou un bulldozer...

Fantômette ouvre les yeux, Il y a du gris, là-haut. De la toile. Non, du plastique... C'est une surface de plastique gris. Un plafond.

« Je suis dans un autobus dont le plafond est gris.

- Alors, ça va mieux? Tenez, buvez... »

Fantômette se redresse un peu. Quelqu'un lui tend un gobelet d'eau froide. C'est merveilleux, de l'eau! Même sans grenadine dedans. Elle boit.

« Encore?

- Oui, encore... »

Elle boit de nouveau, puis regarde autour d'elle. Deux hommes se penchent vers elle. Ils sont jeunes, blonds avec des yeux bleus. Vêtus de combinaisons blanches.

« Je ne suis pas dans un autocar? »

Ils se mettent à rire, montrent une fenêtre derrière laquelle défile le désert sous le soleil couchant.

« Un autocar avec une paire d'ailes et une hélice.

- Un avion!

- Oui, mademoiselle, vous êtes dans un petit avion de tourisme. Je suis Pierre Quiroul, et voici mon frère Paul. Nous sommes géographes. Nous étions en train de survoler la Zizanie centrale quand nous vous avons aperçue. Nous nous sommes posés aussitôt.

- Quelle bonne idée vous avez eue là! Croyez bien que je suis heureuse de vous en remercier!

- Mais, demande Paul, que faisiez-vous donc en plein désert?

- Je me promenais... »

Les deux frères se mettent à rire.

« Bien, dit Pierre, je vois que le moral est bon. Mais dites-moi... Ce costume ressemble à celui de Fantômette, la justicière. Quoi que vous ne portiez pas de masque...

- Je n'ai plus mon masque? Ah! C'est vrai, je l'ai enlevé... Il me tenait trop chaud... Oui, je suis Fantômette. Mais vous-mêmes, que faites-vous en Zizanie?

- Nous faisons des relevés cartographiques, explique Paul, nous prenons des photos aériennes qui servent ensuite à établir des cartes. Nous notons le déplacement des dunes, les changements de végétations, les tracés de nouvelles routes.

- Alors, vous devez avoir remarqué Serra?

- Comment?

- Serra. La ville d'où je viens. »

Pierre et Paul lèvent les sourcils, surpris.

« Nous n'avons jamais entendu parler d'une ville appelée comme cela, dit Pierre. Où se trouve-t-elle?

- Dans les Bosses de Chameau, à l'intérieur d'un cratère.

- Vous voulez dire le Cratère du Chameau? Oui, nous le connaissons. C'est d'ailleurs le seul cratère de ces montagnes. Un ancien volcan.

- Eh bien, il y a dans ce cratère un superbe palais entouré de jardins, et un village zizanien très pittoresque, avec des fleurs, des bassins, des jets d'eau... »

Les deux géographes se mettent à regarder Fantômette avec un drôle d'air. Surprise de cette attitude, elle demande :

« Eh bien, pourquoi me regardez-vous comme ça? Qu'ai-je dit de si extraordinaire? »

Pierre hoche la tête tristement. Il murmure :

« Je crains bien que le soleil ne vous ait tapé trop fort sur le crane. Vous êtes victime d'une insolation, Fantômette.

- Allons donc! Et pourquoi?

- Parce que le cratère est désert. Cette ville dont vous parlez, elle n'existe pas! »

*

**

Sombre, inquiète pour sa santé mentale, Fantômette médite en silence. A-t-elle donc déliré? Ce palais pourtant, ce parc... Et le Calife, les bains de vapeur, les poufs, la porte dans la muraille, ce n'est tout de même pas de l'invention! Ce ne peut être de l'invention...

Pierre a débrayé le système de pilotage automatique qui gouvernait l'avion, et s'est remis aux commandes. Paul a braqué des lunettes vers un point noir qui apparaît à l'horizon.

« Nous serons bientôt à Zigzag. Encore quelques minutes. »
Il se tourne vers Fantômette, demande avec un sourire ironique

« Alors, cette ville fantôme? C'était un rêve, vous savez... Essayez de ne plus y penser.

- Ne plus, y penser! Impossible! Il y a trop de détails qui me reviennent en mémoire. Serra existe, je vous assure!

- Ah! Si vous pouviez dire vrai! Imaginez quelle aubaine ce serait, pour mon frère et moi, d'apprendre au monde l'existence d'une ville nouvelle. C'est le rêve de tout géographe, cela! Nous deviendrions célèbres du jour au lendemain!

- Eh bien, cela ne tient qu'à vous. Faisons demi-tour!

- Il va faire nuit et nous n'avons plus d'essence. D'ailleurs, nous devons rentrer en France dès demain. »

Fantômette soupire.

« Bon, je vois que vous ne me croyez toujours pas. Auriez-vous encore un verre d'eau, s'il vous plaît?

- Bien sûr! Tenez... »

Quelques instants plus tard, le petit avion se pose sur la piste de l'aéroport d'Ezbrouff. Fantômette descend, serre la main des deux frères.

« Merci encore. Aurai-je l'occasion de vous revoir?

- Peut-être en France, dit Pierre, mais en Zizanie, nous ne reviendrons que dans trois ans.

- Oui, précise Paul, nous allons en Afrique tous les trois ans en moyenne.

- Trois ans, dites-vous? »

Fantômette réfléchit, puis demande :

« Dites-moi, la dernière fois que vous avez vu le cratère du Chateau, quand était-ce?

Pierre sourit :

« Décidément, vous êtes obsédée par cette ville imaginaire! La dernière fois... eh bien, justement, c'était il y a trois ans. Nous l'avons survolé et il n'y avait à l'intérieur que du sable et quelques herbes. »

Fantômette saute de joie.

« Youpiiii! Je le savais bien, que j'avais raison!

Je ne suis pas folle, tout de même! Mon cher Pierre et mon cher Paul, vous pouvez ajourner votre retour en France. Demain, prenez votre coucou et survolez le cratère. La ville s'y trouve. Elle a été construite au cours des trois dernières années. C'est pour ça que vous n'aviez pas pu la voir! »

Du coup, l'enthousiasme des deux géographes éclate! Ils prennent chacun Fantômette par la main, et tous trois se mettent à faire une ronde sur la piste, au grand ébahissement des employés de

l'aéroport. Pierre s'écrie :

« Il faut arroser ça! Vite, allons au bar! Du champagne! Du champagne!

- D'accord, dit Fantômette en riant, j'ai encore soif! »



CHAPITRE XVIII

Une invitation

« C'est incroyable! Je n'ai jamais vu une pareille marmotte! Tu te rends compte, Boulotte? Il est onze heures du matin, et Françoise est encore en train de dormir! »

Ficelle gesticule et pousse des cris suraigus pour exprimer à Boulotte son indignation. Boulotte, plantée devant un grand miroir, s'examine d'un œil critique. Elle murmure :

« J'ai l'impression que j'ai pris quelques centaines de grammes. Il faut dire qu'on mange très bien, dans cet hôtel.

- Au lieu de me parler de tes grammes, tu ferais mieux de m'écouter! Je te répète que Françoise dort encore!

- Que veux-tu que j'y fasse?

- Tu devrais être indignée, comme moi! Sais-tu que je me suis levée à sept heures, pour composer un délicat poème? Tiens, je vais te le dire... Ça s'intitule "Le chant du rossignol" :

« *Écoutez donc le rossignol*

Celui qui chante en la bémol

S'il chantait un peu plus faux

Ce serait un asticot. »

C'est joli, non? Tu n'apprécies pas? Il ne m'a fallu que trois quarts d'heure pour l'écrire. Mais tout ça ne me dit pas ce que Françoise a fait hier. On ne l'a pas vue de la journée... Elle était sûrement perdue dans les petites rues de Khanapech... Il est merveilleux, ton pouf... Tiens, je vais composer une ode délicate sur ce pouf... Tu as un papier et un crayon?... Attends... Je crois que je vais faire une petite chose ravissante... »

Ficelle prend place sur le pouf de la princesse Schéhérazade et rédige sa petite chose ravissante que nous avons le plaisir de transcrire ici :

« *Quand je me mets sur un pouf*

*Je me sens très confortable
Ah! Vraiment c'est formidable
On s'assoit et on fait ouf! »*

Toc-Toc!

« Entrez! »

La porte s'ouvre, et M. Broutefigues apparaît, tout souriant :

« Ah! Fantômette! Que je suis content de vous revoir! Té! Je me disais : « Où est-elle, la pitchounette? » Vous ne vous êtes pas perdue dans les petites rues, au moins?

- Non. J'étais un peu plus loin. Chez Taleb Saïd.

- Chez le Renard? Bonne Mère! Vous avez donc trouvé son repaire?

- Mais oui. »

Fantômette a mis un costume tout neuf, celui qu'elle portait dans le désert étant passablement froissé, et elle ajuste sur son visage un masque qu'elle vient de prendre dans sa valise. M. Broutefigues se frotte les mains.

« C'est merveilleux! Maintenant que vous avez trouvé l'endroit où se cache ce brigand, je vais pouvoir alerter mon patron, M. Thomas de Cocagne, et il se chargera de prévenir les autorités. Fantômette, je vous félicite! Allez-vous rester encore quelques jours en Zizanie, ou repartez-vous tout de suite pour la France?

- Vous aimeriez le savoir?

- Bien sûr!

- Vous vous intéressez donc à ce que je fais, M. Broutefigues?

- Parbleu! »

Fantômette se brosse les cheveux, met son bonnet et observe :

« Vous vous intéressez à ce que je fais, et pourtant vous ne me demandez pas comment j'ai trouvé la cachette de Taleb Saïd. Vous ne me demandez pas non plus à quel endroit se trouve cette cachette...

- Mais si, mais si! Je vous le demande...

- Eh bien, je ne vous répondrais pas.

- Hein? Comment? Et pourquoi donc?

- Parce que c'est tout à fait inutile. *Vous savez parfaitement où se cache Taleb Saïd.*

Le Méridional bredouille, bégaye : « Mais... mais non... je... je ne sais absolument pas... Comment saurais-je? »



Fantômette hausse les épaules et explique posément, en articulant chaque mot :

« Monsieur Broutefigues, depuis que je suis arrivée dans ce pays, quelqu'un m'a constamment surveillée. Quelqu'un qui ne voulait pas que je mette mon nez dans cette affaire des quarante voleurs. Quelqu'un qui est complice de ces voleurs, qui est payé par le Renard pour m'espionner. Qui a annoncé mon arrivée à Taleb Saïd? C'est vous. Qui donc a prévenu la police que je m'étais déguisée en Zizanienne? C'est vous. Vous êtes l'employé de M. Thomas de Cocagne, mais vous le trahissez au profit de Taleb Saïd, avec la protection de la police qui ferme les yeux. Tout le monde ici est payé par le chef des voleurs, qui fait la loi. Le rapport au directeur de la Colonel Motors, ce n'est pas vous qui le ferez car, de toutes manières, vous ne l'auriez pas fait. C'est moi qui le mettrai au courant de votre double jeu. Vous pouvez dès aujourd'hui donner votre démission. »

Malgré les gouttes de sueur qui emperlent son front, M. Broutefigues s'efforce de sourire.

« Allons, allons! Ne vous emballez pas, Fantômette! Il ne faut rien exagérer. Vous savez, nous sommes ici dans le Midi. Le Midi du sud, en quelque sorte, et nous ne prenons pas les choses au tragique. Les affaires se passent un peu en famille... Et si je suis l'ami de Taleb Saïd, j'ai aussi beaucoup de respect pour M. Thomas de Cocagne. Votre intervention risquerait de me brouiller avec ces excellents hommes... Allons, oubliez toute cette affaire, et allons boire quelque chose... D'accord?

Fantômette secoue la tête.

« Pas question! Je ne marche pas.

- Alors, dans ces conditions... »

M. Broutefigues fait quelques pas vers la sortie, comme pour s'en aller. Mais il se retourne brusquement, un revolver à la main.

« Fantômette, je suis désolé, mais tu deviens réellement trop encombrante. Tant pis pour toi! Je vais...

- Remets ce revolver dans ta poche! »

La porte, vient de s'ouvrir derrière le Marseillais. Taleb Saïd est entré. Il n'est plus vêtu d'une galabieh, mais d'un complet en flanelle blanche. Il n'a conservé d'oriental que le gros diamant qui brille à son doigt. M. Broutefigues a obéi sans se faire répéter l'ordre. Il se met à l'écart dans un coin et attend. Son rôle est maintenant terminé, et on sent que la partie va se jouer uniquement entre Taleb Saïd et Fantômette.

Le Calife s'assoit dans un fauteuil, croise les jambes et allume une cigarette au moyen d'un briquet d'or massif. Puis il demande :

« Tu n'as pas trop souffert de ta marche dans le désert? Tu as dû avoir chaud, et soif. N'est-ce pas?

- Oui, c'était assez pénible.

- Vois-tu, tu aurais dû rester à Serra, où l'air est si doux, et les sources si fraîches...

- J'y serais bien restée, mais pas pendant des années. Votre hospitalité est un peu trop abusive...

- Bon, je l'admets. Enfin te voilà à Zigzag, et en bonne santé, c'est le principal. Je suis venu te féliciter pour le courage que tu as déployé dans l'accomplissement de ta mission. Car, en somme, tu as réussi? Tu voulais démasquer Taleb Saïd et découvrir sa retraite?

- Oui, c'est le travail dont on m'avait chargée. Il ne me reste plus maintenant qu'à faire mon rapport au banquier Lafrite, à M. Guy Gnot, et au président de la Colonel Motors, M. de Cocagne. »

Taleb Saïd approuve d'un signe de tête.

« C'est bien. Je comprends parfaitement ta position. Cependant, si j'ai pris la peine de venir te trouver, c'est pour te demander de renoncer à faire ce rapport.

- Vraiment? Vous voulez m'empêcher de dire la vérité? De révéler que votre butin servi à construire une ville secrète? De dire que ce coquin de Broutefigues est votre complice et que... »

Taleb Saïd lève une main en souriant.

« Je sais, je sais tout cela. Et si je te dis de ne pas faire de rapport, c'est pour t'épargner une peine inutile, Dès demain, tout le monde connaîtra l'existence de Serra.

- En effet. Deux géographes français vont la survoler...

- ... et prendre des photos.

- Ah! Vous savez cela aussi?

- Oui, Fantômette. Je suis au courant de tout ce qui se passe en Zizanie. J'ai des hommes à moi dans tous les secteurs. Tiens, le ministre du Tourisme, par exemple. C'est mon beau-frère. Et le chef de la police est mon cousin. Tu vois que j'ai de bonnes relations. Mais enfin, la question n'est pas là. »

Il lance une bouffée de fumée bleue vers le plafond et reprend :

« Fantômette, je suis venu t'annoncer que je renonce à mes

brigandages. Oui, à partir d'aujourd'hui, je ne suis plus un voleur. Finies les attaques de banques et de perceptions. On ne trouvera personne de plus honnête que moi dans toute la Zizanie.



- Tant mieux! Ce revirement est-il dû au fait que j'ai découvert votre ville cachée?

- Dans une certaine mesure, oui. Mais il s'est produit un autre événement, qui me pousse à sortir de mon isolement. As-tu remarqué que des ouvriers travaillaient à forer un puits, dans le cratère?

- Derrière le parc? Oui. Ils cherchaient de l'eau?

- Ils cherchaient de l'eau en effet. Mais ils ont trouvé autre chose.

- Quoi donc?

- Du pétrole. Hier après-midi, un peu après ton départ, une énorme gerbe noire est sortie de terre, ce qui a épouvanté les ouvriers. Mais j'ai vu tout de suite de quoi il s'agissait. Il y a un gisement sous le cratère, et je vais en commencer l'exploitation le plus tôt possible. Cela représente de milliards de piastres, c'est-à-dire mille fois plus d'argent que je n'en ai volé, je vais pouvoir rembourser très largement toutes les entreprises que j'ai dévalisées. À commencer par la Colonel Motors, bien sûr, la compagnie d'assurances de M. Guy Gnol, ainsi que la banque Lafrite. Et même si ces trois compagnies veulent s'intéresser à mon pétrole, ce qu'elles feront certainement, elles seront très largement bénéficiaires. »

Fantômette fait le va-et-vient dans sa chambre, mains au dos, en réfléchissant.

«En somme, j'ai accompli ma mission, mais cela ne servira pas à grand-chose...

- Je vois que tu m'en veux de devenir honnête...

- Non, pas du tout! Je suis seulement vexée d'avoir fait tout ce travail pour rien. Et je vois que les voleurs sont récompensés...

- ... comme dans mon conte oriental, ma chère Fantômette. Mais sais-tu bien que nous ne sommes pas en Europe? Nous sommes ici dans un pays de rêve, où les choses se passent différemment.

Notre contrée se tient à l'écart de votre vie mécanisée, de votre logique. Nous avons des tapis volants, des génies enfermés dans des bouteilles...

- Des cités enchantées au cœur des montagnes...

- Oui, c'est vrai. Nous vivons dans un poème où les princesses se changent en roses, où les portes s'ouvrent à l'appel d'une voix, où les mendiants peuvent être des princes. »

Taleb Saïd se lève.

« Fantômette, tu pourras revenir à Serra quand tu voudras. Non pas en prisonnière, cette fois, mais en invitée. Tu entreras et sortiras librement. Il te suffira de présenter ceci au portier pour qu'il t'ouvre en grand le passage. »

Le Calife ôte de sa main la bague qui porte le diamant, et le passe au doigt de Fantômette.

Puis, très vite, il fait demi-tour et sort, en lançant au passage une phrase à M. Broutefigues :

« Toi, viens avec moi. Il y a encore des puits à creuser dans le cratère! Ça fera maigrir ton gros ventre! »



CHAPITRE FINAL

Final

« Attachez vos ceintures, nous décollons!... Ne les détachez pas, nous atterrissons! »

Ficelle se tourne vers Françoise.

« Décidément, ces avions vont de plus en plus vite! Je n'ai même pas eu le temps de terminer mon poème génial...

- Ah? Quel était donc ce poème génial?

- Un quatrain délicieux sur Taleb Saïd, le bandit qui pille la Zizanie. Voilà ce que j'ai écrit :

« *Nous partons de la Zizanie*

Notre journée est bien remplie

Taleb est un bien grand voleur

Si nous l'attrapons, quel...

« Et je ne sais pas ce qu'il faut mettre comme rime à *voleur*.

- Tu peux écrire, au choix : quel malheur, ou quel bonheur.

- Ah! Que tu es forte en poésie! Je n'aurais jamais trouvé ça! Je vais inscrire "Quel bonheur." Ce sera parfait. »

La grande fille termine donc sa poésie géniale. Puis elle tire de sa poche une petite glace achetée dans un bazar de Zigzag, ratisse ses cheveux et pose une question :

« Dis-moi, Françoise, tu ne m'as toujours pas dit ce que nous étions venues faire en Zizanie? Qui donc t'a offert les billets? Qui a payé la note de l'hôtel?

- Tu veux vraiment le savoir?

- Bien sûr!

- Eh bien, il se trouve que la banque Lafrite, la compagnie d'assurances... »

Un haut-parleur lui coupe la parole :

« Nous allons nous poser dans trois minutes. Vérifiez vos ceintures, s'il vous plaît, et éteignez vos cigarettes! »

Obéissant aux ordres de l'hôtesse, Ficelle s'assure que sa ceinture est bien bouclée. Puis elle se tourne vers la grosse Boulotte et demande :

« Ça va? Ton gros ventre ne t'empêche pas de fermer ta ceinture? »

Boulotte répond par un "Pffft!" de mépris et enfourne dans sa bouche une galette au miel qui vient tout droit du Khanapech. Trois minutes plus tard, les roues du Concorde prennent contact avec la piste cimentée de Roissy.

*

**

Dès son retour en France, Ficelle a acheté un journal pour voir si l'on y annonçait la capture de Taled Saïd par Fantômette. Car elle était persuadée que la jeune justicière avait répondu à son appel et fait le nécessaire pour anéantir la bande de voleurs. Elle a bien trouvé deux articles concernant la Zizanie, l'un annonçant qu'on venait d'y découvrir de nouveaux puits de pétrole, l'autre signalant l'existence d'une ville, encore inconnue, Serra. Mais pas un mot sur Fantômette et sur les brigands. Très déçue, la grande fille a aussitôt décidé de lancer un nouvel appel, et elle a expédié par la poste, avec la mention ULTRA SUPER URGENT, une missive ainsi rédigée sous forme d'un défi :

Fantômette s'est cachée sous la mousse

Aurait-elle eu la frousse?

Si elle n'attrape pas les voleurs

C'est vraiment qu'elle a très peur!

Le séjour des trois amies en Zizanie a eu pour conséquence quelques modifications dans leur manière de vivre. C'est ainsi que Boulotte a pris l'habitude de hanter les petites boutiques orientales de la rive gauche parisienne. On la voit fréquemment chez les épiciers turcs dans les restaurants grecs ou les pâtisseries arabes, étudiant de très près les mérites comparés du couscous ou des merguez. Ficelle s'est mis en tête de ressembler à une princesse des Mille et Une Nuits, et elle se mire inlassablement dans une glace, enveloppée dans un drap de lit qui est censé représenter une melhafa authentique.



Quant à Françoise, elle a acheté un dictionnaire de langue arabe. Dans quel but? On ne saurait le dire. L'explication tient peut-être dans une phrase qu'elle a prononcée à mi-voix, un soir, en regardant une carte d'Afrique que les frères Quiroul viennent de lui envoyer :

« Je reviendrai à Serra! »

Notes

[←1]

Sorte de longue tunique.

En français : génie.

Jolie demoiselle.

Haut les cœurs

À son retour en France, Ficelle découvrira sous le pouf une, étiquette portant la mention :
Made in Japan.